

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

13^{ME} ANNÉE, No 627.—SAMEDI, 9 MAI 1896

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



LE PRINTEMPS.—Composition de M. Reicham

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 9 MAI 1896

SOMMAIRE

TEXTE.—Chronique européenne, par Raoul Brunet.—Premiers bourgeons, par Gaston P. Labat.—Le marquis de Miscou (avec gravure), par Benjamin Sulte.—Un proverbe de compère l'ours (avec gravures), par J. Ortolini.—Tramway à double étage (avec gravure).—Le mariage de l'ex-président Harrison, par A. Pilgrim.—Poésie : La voix du temple, par Alberte de Montgrand.—Carnet du *Monde Illustré*.—Le général de Boisdeffre.—Un mariage princier.—Sait-on aimer, par Ribon.—Galerie canadienne.—Les harangues de Napoléon Ier.—Accident de chemin de fer.—La vocation de Jeanne d'Arc.—La mode.—Liste des numéros gagnants du mois de mars.—Choses et autres.—Feuilletons : La mendicante de Saint-Sulpice, par Xavier de Montépin ; En détresse, par Jules Mary.

GRAVURES.—Les ravages de l'inondation dans la province de Québec : Vues de Berthierville, Sainte-Anne de Sorel et Trois-Rivières (6 vues).—Le printemps.—Beaux-arts : La vocation de Jeanne d'Arc.—Accident de chemin de fer à Holeb, causée par l'inondation.—Le mariage de l'ex-président Harrison : M. et Mme Harrison.—Portraits : La princesse Alexandra et du prince de Hohenloche-Langenburg ; Le général de Boisdeffre.—Tramway à double étage.—Gravures de mode.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

CHRONIQUE EUROPÉENNE

PARIS, 10 avril 1896.

M. Henri Houssaye, de l'Académie française, fils de l'illustre Arsène Houssaye, mort il y a quelques semaines, vient d'être élu président de la Société des Gens de lettres.

Notre compatriote, M. Dubé, peintre canadien, ainsi que sa dame, une très aimable Américaine, de Boston, ont exposé au Salon des Champs-Élysées de superbes tableaux, dont j'aurai le plaisir de reparler. J'ai visité leurs ateliers, et certaines peintures vivantes de réalité m'ont émerveillé.

M., Mme et Mlle Tassé, d'Ottawa, après un magnifique voyage en Italie et dans le Midi de la France, sont de retour à Paris, d'où ils repartent demain pour le Canada.

Viennent d'arriver à Paris : Le juge et Mme Loranger, ainsi que M l'ex-maire Dagenais, de Saint-Henri.

M. J.-E. Beaudoin s'en va passer quelques semaines en Allemagne et en Autriche, après quoi il reviendra à Paris en passant par la Suisse et la Belgique.

Le *Paris-Canada*, dont la circulation augmente rapidement, a maintenant ouvert des bureaux au No 32 de la rue Saint-Jacques, à Montréal. C'est là que doivent s'adresser les abonnés pour tous renseignements. Néanmoins, pour la rédaction, il faut écrire aux bureaux principaux du *Paris-Canada*, 10, rue de Rome, à Paris, France.

A une fête donnée par le *Journal*, à la Bodinière, le plus grand succès a été obtenu par le *Rendez-vous*, délicieux petit conte du maître Hugues Le Roux, et cité par l'artiste N. Laudner. Cette fine et tendre nouvelle a fait pleurer plusieurs jolies auditrices présentes. La salle entière acclama l'auteur, le conte et celui qui le disait si bien.

Départ du *Sarnia* de la nouvelle ligne franco-canadienne. Voici le compte-rendu que fait, à ce sujet, un journal de Dunkerque :

C'est aujourd'hui que part le premier paquebot de cette compagnie. A cette occasion, les directeurs, MM. Malbaum et Tossetti, et leurs habiles représentants à Paris, MM. Medehen et Griffaullière, avaient invité M. Hector Fabre, commissaire-général du Canada en France ; Maneton, ex-ministre des affaires étrangères ; Alfred Dumont, maire de la ville de Dunkerque ; le sous-préfet ; Guillemain, inspecteur du chemin de fer du Nord ; Dehenham, de la compagnie du chemin de fer "Canadian Pacific" ; Rodolphe Brunet, du *Paris-Canada* ; Jules Rangier, de l'importante maison Rangier, Rougier frères ; Prévost, représentant de la maison Hernu, Perron et Cie, de Paris, etc.

Et ces messieurs, qui étaient tous présents, ont vivement félicité les entrepreneurs armateurs de la nouvelle ligne.

Après avoir bu plusieurs coupes de champagne à la santé de M. Fabre, à celle de MM. Malbaum et Tossetti, à la Chambre de Commerce, et à la ville de Dunkerque, ils se séparèrent avec l'espoir que la nouvelle ligne marchera heureusement vers le succès qu'elle mérite.

ARRAS, dimanche a.m., 12 avril.

C'est ici, me dit-on, la ville natale du chroniqueur que tous admirent depuis longtemps, dans le MONDE ILLUSTRÉ : M. Léon Ledieu.

Elle est coquette et gentille, votre petite ville, M. Ledieu.

Il y a fête, c'est en l'honneur du retour du Club de la ville, qui revient vainqueur d'Algérie. Il revient victorieux de... je ne me souviens plus quoi !

Arras est pavovaise, et ses habitants en liesse. Un accident arrivé à notre train nous force MM. Hector Fabre, Jules Rougier et moi, à savourer les vins et les mets du buffet de la gare.

On mange très bien à Arras !

AMIENS, dimanche p.m., 12 avril.

Nous venons passer l'après-midi ici, afin d'admirer le chef-d'œuvre de l'art qui est la cathédrale d'Amiens. Sa grandeur est imposante autant par sa beauté artistique que par ses proportions immenses.

C'est une splendide église au dedans et au dehors. Ses tours sculptées bravent gracieusement les siècles, et elle garde un cachet particulièrement admirable. Amiens compte plus de 200,000 habitants ; c'est donc une ville considérable.

Elle est jolie, propre et harmonieusement bâtie.

PARIS, 16 avril.

Le docteur Martel est parti de Paris aujourd'hui pour demeurer à Londres jusqu'au 23 de ce mois, après quoi il s'embarquera pour le Canada.

Le docteur Martel a fait ici de brillantes études ; il fera vraiment honneur à notre pays comme spécialiste pour les yeux, les oreilles et la gorge.

Il emporte tous les meilleurs souhaits de ses amis d'ici.

PARIS, 17 avril.

Ça et là, le soleil paraît et disparaît et ne veut point nous dire encore s'il va demeurer ou partir.

L'église Saint-Augustin a, peut-être, un air plus solennel que de coutume.

Ce soleil, aux pâles reflets qui viennent mourir entre les arcades, garde quelque chose de mystérieusement grand.—Tout cela parle la voix de l'au-delà, avec un accent qui va à l'âme.

Quelques femmes : âgées ou jeunes, vêtues de noir, ou de tristes figures ; les unes marchent têtes baissées, les autres prient, et le suisse se promène lentement, avec cadence, sur les dalles de l'église résonnant.

L'argent du Christ rayonne, et sa figure divine, empreinte de bonté, disant le pardon et enseignant ses lois saintes aux hommes, fait courber la tête de celui qui entre prier pour le repos d'une âme partie pour l'éternité.

Le nouveau venu a reçu, le matin même, des lettres de son pays, et celles-ci lui annoncent la mort de quelqu'un qui lui fut cher, jadis.

En pensant à la tombe nouvelle que la destinée vient de creuser par delà les mers, il dépose, ici, une couronne de prières.

Puis, longtemps, il songe au passé, à des circonstances heureuses ou malheureuses—qui sait ?—et il est envahi d'une émotion profonde.

Soudain, le soleil revient plus lumineux, et la vie—contraste dans l'esprit de celui qui pense à la mort !—semble animer les statues et les tableaux.

Cet homme, visiblement ému, est toujours agenouillé sur un prie-Dieu, et, dans l'immobilité du mystérieux silence de l'église, il adresse là-haut des prières pour la tombe de là-bas.

" Désormais, se dit-il, l'éternité nous sépare..." et un pleur coule de ses yeux...

Puis, il sort du temple et va se perdre parmi la foule qui passe comme la vie ; quand des peines secrètes ne nous torturent point le cœur.

Raoul Bousseau

PREMIERS BOURGEONS

Après la résurrection divine, la résurrection de la nature. En effet, tout nous le prouve, car en jetant nos yeux de tous côtés, nos cœurs doivent s'élever vers le ciel, réceptacle où tout doit revenir : corps et esprits, matière et parfums. Où va l'âme de nos chers disparus ? où va le parfum des fleurs ? Or, de même que le parfum évaporé des fleurs des années passées nous revient, l'âme, ce parfum de la vie, quitte cette terre pour ressusciter ailleurs. Comme on ne la retrouve pas ici bas, cherchons la en haut !

Ces réflexions me sont venues, à moi, humble et ignorant, en voyant éclore les premiers bourgeons du printemps, et devant cet autel de la nature qui se pare chaque année pour chanter les gloires du Créateur, j'entr'ouvre la croisée de ma chambre et j'unis ma faible voix à cet hosanna universel.

En effet, dans ce mois de mai, où les dentelles argentées de la Vierge descendent du ciel pour tisser le voile des jeunes communiantes, où l'aubépine surgit des ronces pour orner l'autel de la Reine des femmes, où la fleur d'oranger se prépare à orner le front de la chaste et vertueuse épousée, où l'immortelle sort de terre pour nous faire penser à ceux qui sont au ciel, où l'humble violette, la rose et le myosotis montrent leur frais visage, je dis que l'humanité entière doit s'unir à l'hosanna qui sort et éclate de la terre entière.

Et cet hosanna est d'autant plus dans le cœur humain, que le monde, pour le chanter, le met sous la protection de Celle dont les fleurs vont orner l'autel durant ce mois, et cela aux sons harmonieux des saintes orgues, aux voix angéliques des jeunes vierges et aux accents émus de tous les poètes, dont l'un a écrit la charmante poésie qui suit :

A LA MÉMOIRE DE MA MÈRE

Il est un nom plus doux que le chant d'une lyre
Plus pur que le lys blanc dont on orne l'autel,
Qu'avec un saint respect, tout bas, l'homme soupire,
Et qui fait tressaillir les anges dans le ciel.

Lorsque tu me l'appris, sur tes lèvres vermeilles,
Ce nom avait pour moi deux charmes bien puissants :
Marie ! Aimer ! deux mots que cinq lettres pareilles
Composent, en effet puisqu'ils ont même sens.

Que n'ai-je le talent et la noble harmonie
Que sur les harpes d'or là-haut chantent en chœur
Les anges prosternés aux genoux de Marie,
Moi, je n'ai que les chants qui naissent de mon cœur.

Anton P. Labak

LE MARQUIS DE MISCOU

(Suite et fin)

Le roi de Siam avait mis le livre de médecine dans la place d'honneur de sa bibliothèque, et voulait le buste de l'auteur pour le placer sous un dais au milieu de ceux des plus illustres savants de l'Orient. M. de Grandmaison, enseigne de vaisseau, qui avait été du voyage de Siam, étant passé par Caen, se prêta à entrer dans la plaisanterie du pays, et alla porter à M. de Saint-Martin les compliments de M. de Chaumont et les témoignages d'estime de la cour de Siam. Puis on ne tarda pas à annoncer à l'abbé que l'ambassadeur de Siam, venant d'arriver à la cour de France, était chargé entre autres choses, de la part du roi son maître, d'emmener M. le marquis de Miskou avec lui lors de son retour à Siam, pour être le premier médecin de Sa Majesté siamoise, avec de gros appointements et la dignité de mandarin du premier ordre. Enfin, au bout de trois semaines, vers le temps du carnaval de 1687, l'abbé de Saint-Martin fut informé que l'ambassadeur du roi de Siam, mandarin du premier ordre, et huit autres mandarins, étaient arrivés à Caen avec une grande suite et un nombreux cortège de chameaux,



Musée de Bayeux.—Portrait de l'abbé de Saint-Martin, marquis de Miskou, mandarin du royaume de Siam.

bras et les jambes étaient nus et peints comme le visage. Ils étaient coiffés de bonnets en forme de pain de sucre, qui couvraient entièrement les cheveux. Le bonnet de mandarin que l'on devait présenter à M. de Saint-Martin était aussi pyramidal ; mais il différait de ceux des mandarins en ce qu'il était un peu ouvert par le haut comme une mitre. Il était de grandeur à pouvoir contenir les neuf calottes et le capuchon dont sa tête était couverte en cette saison. Quant à l'abbé, pour bien recevoir cette ambassade qui allait se rendre à son logis, le soir, aux flambeaux, suivant le cérémonial siamois, il avait pris l'habit de protonotaire, et avait appelé auprès de lui son bon parent et ami M. Gonfrey, qui servait traitreusement toutes les plaisanteries dressées contre lui. L'ambassadeur, s'étant incliné profondément, fit en siamois une longue harangue que l'interprète répéta en la traduisant ; puis l'ambassadeur tira d'une cassette dorée une lettre du roi de Siam, laquelle avait été préalablement traduite en latin. M. de Saint-Martin accepta de tout son cœur la dignité de mandarin, mais se débattit contre l'honneur d'être médecin de Sa Majesté siamoise, à 50,000 écus d'appointement. L'ambassadeur lui répondit qu'il y allait de sa tête de s'en retourner sans lui, et lui donna jusqu'au lendemain pour régler ses affaires et prendre congé de ses parents et de ses amis. L'abbé de Saint-Martin pria l'ambassadeur de lui faire mettre sur la tête le bonnet pyramidal qu'il voyait entre les bras d'un des mandarins. On le fit mettre à genoux : deux mandarins lui tenaient les bras ; les autres, avec l'ambassadeur, se mirent à danser autour de lui, le sabre nu à la main, proférant des chants et des cris inarticulés que M. de Saint-Martin prenait pour du bon siamois. Il y eut une seconde cérémonie, plus grotesque que la première, pour la coiffure solennelle du bonnet à trois cercles d'or. Le pauvre fou vaniteux recourut à M. de Gourgues, l'intendant, et à M. de Segrais pour obtenir qu'on ne l'embarquât pas de force à Brest pour Siam. On mit une garde à sa porte ; mais on fit en revanche force régalades à ses dépens. On lui fit accroire que le grand roi s'interposait entre lui et le roi de Siam. Il acheva sa vie dans la douce illusion de son mandarinat.

Ce personnage, d'une crédulité si extravagante, avait la passion de la gloire, et cette passion, il la fit tourner du moins au bien de sa ville de Caen. S'il composait un certain nombre de livres que les curieux se disputent aujourd'hui, et que, de son vivant, il imprimait à ses frais et distribuait à ses amis, il fut plus utile en décorant les places et carrefours de Caen de fontaines et d'agréables statues ; il entreprit aussi de doter la ville d'une bibliothèque publique, et mérita que son historiographe finit sa Mandarinade par cette sorte d'épithète honorable :

Était-ce un sage ? Non ;
Mais seul il a fait plus pour Caen que tous les sages.

Après avoir lu ces lignes, j'ouvre la comédie de Molière, intitulée : *Le Bourgeois Gentilhomme*, édition de 1778, annotée par Antoine Bret, écrivain dramatique, né à Dijon (Bourgogne), en 1717, mort en 1792, connu surtout par son commentaire sur les œuvres de Molière, et je vois que, pour rendre acceptable la scène du *mamamouchi*, il rapporte ce qui s'est passé à Caen, en 1687, (après le décès de Molière) dans le plus élégant des mondes.

Le Bourgeois Gentilhomme avait été joué, pour la première fois, en octobre 1670. M. Bret commence par mentionner une personne que je ne connais pas, passons-là sans plus de mention :

Qui est-ce qui n'a pas oui parler, de notre temps, d'un jeune écrivain, chez qui une crédulité sans bornes et aussi stupide que celle de M. Jourdain (le bourgeois gentilhomme), n'exclut pas une sorte de talent et a fourni des scènes aussi bouffonnes que la *cérémonie turque*. Tel avait été, avant lui, l'abbé de Saint-Martin, de Caen, autrement appelé l'abbé Malotru, chez lequel trois prétendus ambassadeurs vinrent de la part du roi de Siam, l'engager à passer dans ses États pour devenir son premier mandarin. Les ambassadeurs furent reçus très-sérieusement de la part de l'abbé, qui répondit à leur truchement et qui, après les avoir comblés de présents, se préparait effectivement à partir avec eux, pour aller convertir à la foi chrétienne le royaume de Siam. C'est cependant ce même abbé qui a embelli les places publiques de Caen de beaucoup de statues, qui fonda une chaire de théologie dans la même ville et plusieurs prix destinés aux plus habiles poètes et musiciens, et qui avait fait graver sur sa porte : *Non nobis sed Republicæ nati fumus* : Un citoyen est moins né pour lui que pour la République.

Serait-il aisé de décider quel était le plus crédule de M. Jourdain ou de l'abbé Malotru ? La farce des ambassadeurs de Siam ne donne-t-elle pas à celle du Muphti quelque ressemblance ?

On n'en finirait pas si toutes les mystifications étaient

racontées ! Un marchand russe—moscovite, comme on disait alors—pénètre en France, parle au nom de son roi, est reçu à la cour et offre à Louis XIII de riches cadeaux de fourrures, qui sont acceptés comme venant

du "zaar." Cinquante ans après, Louis XIV, au sommet de sa gloire, se fait entortiller par un faux ambassadeur de l'Extrême-Orient et inspire, à Versailles comme à Paris, la coqueluche des phrases imagées, des manières orientales et des oripeaux asiatiques.

Les castors et les morues du Canada se sont illustrés en France dans la personne du marquis de Miscou I, qui en tira des lettres de noblesse. Miscou II fut un savant douteux, un bienfaiteur de sa chère ville de Caen, un excentrique de haute marque, dont la carrière justifie les scènes incroyables du *Bourgeois Gentilhomme* ;—grand homme pour le Canada.

Les matériaux de cet article m'ont coûté dix sous, à l'encan.

Je vous prouve ici, pour la centième fois, qu'il y a des renseignements sur notre pays dans n'importe quel livre qui vous tombe sous la main.

Benjamin Sulte

LA FEMME VERTUEUSE

C'était par une de ces belles nuits de mai ; tout était silence ; seules, les notes harmonieuses du rossignol troublaient ce calme admirable de la nature. La voûte céleste, revêtue de milliers d'étoiles, semblait un de ces manteaux de fée, si bien décrits dans les livres de l'enfance ; la lune, déjà au milieu de sa course, jetait ses pâles rayons sur la terre endormie. Solitaire, je contemplais cette nature aussi grande que mystérieuse, et, de mes yeux, j'essayais de déchirer ce voile immense derrière lequel devaient se cacher des richesses et des beautés sans nombre.

J'étais comme en extase devant ce tableau sublime, quand soudain, les portes du ciel s'ouvrirent et donnèrent passage à des légions d'anges tous couverts d'or et de diamants. En premier lieu, venaient les chérubins. Ces charmantes têtes blondes étaient ravissantes, couronnées comme elles étaient de roses et de marguerites ; puis les séraphins dans leurs jolis costumes verts pâles parsemés de diamants. Ils chantaient, accompagnés de leurs harpes, des accords si doux, si purs, que pour les décrire la plume demeure glacée. Enfin, en dernier lieu, un long cortège, celui des archanges, apparut. Ces derniers s'avançaient lentement en jetant des roses au pied d'un trône porté par quatre anges d'une hiérarchie secondaire. Debout, au côté droit du trône, se tenait un vieillard d'une beauté éblouissante ; une auréole, dont les rayons étaient immenses, ornait sa tête : Cet homme était Dieu le Père. A genoux, du côté opposé, un petit ange ramassait les roses jetées par les archanges et les entrelaçait en forme de couronne qu'il ornait de diamants. Sur le trône, était assise... une femme !!!

Mais quelle femme ? une reine, une déesse ? Non, cette femme n'était ni reine, ni déesse ; elle n'était pas, non plus, ce qu'on nomme aujourd'hui une belle femme ; non, rien de tout cela : cette femme était belle, de cette beauté que toute femme peut avoir ; cette femme était... LA FEMME VERTUEUSE.

Eugène Mousan

Il n'y a pas moins d'invention à bien appliquer une pensée que l'on trouve dans un livre, qu'à être le premier auteur de cette pensée. On a oui dire au cardinal Duperron que l'application heureuse d'un vers de Virgile était digne d'un talent.—BAYLE.

d'éléphants et de dromadaires. Les acteurs de cette colossale bouffonnerie, ambassadeur, ambassadrice, interprète et mandarins, étaient des écoliers de l'université de Caen, dont le plus vieux n'avait pas plus de vingt ans, et quelques-uns étaient de la famille même de l'abbé de Saint-Martin, qui ne songea pas à les reconnaître. Ils se peignirent d'ailleurs le visage de plusieurs couleurs et en firent autant à leurs camarades. Ils louèrent chez un habilleur de théâtre des habits à la romaine, par-dessus lesquels ils passèrent une robe de chambre dont les manches étaient retroussées jusqu'en haut. La robe de chambre était attachée elle-même par-derrière avec des rubans. Les



—Oui, oui, les vieux bienfaits s'oublient !—Page 20, col. 1.

UN PROVERBE DE COMPÈRE L'OURS

Compère l'ours fut un jour pris au piège. Comment put-il se tirer d'affaire, les conteurs ne sont pas d'accord sur ce point ; cependant une chose est certaine, c'est qu'il se dégagea tant bien que mal de ses liens et se mit à fuir vers sa sombre caverne.

Des chasseurs l'aperçurent.

Et les chiens s'élançèrent à ses trousses, et le cor retentit dans les bois.

Tremblant de crainte et de colère (la colère aveugle), compère l'ours perdit tout à fait l'esprit, et, au lieu de continuer à gravir au plus vite les rocs escarpés de sa montagne, le voilà qui descend vers la plaine.

Comme il franchissait une route, il vit un villageois qui conduisait une charrette.

Dans sa détresse, le malheureux implora le paysan.

—Fais-moi cette grâce, brave homme, de consentir à me cacher dans ta voiture. Des chasseurs me poursuivent, et c'en est fait de moi, si tu ne me prends en pitié.

Le paysan, qui avait bon cœur, agit ainsi que compère ours avait dit. Il le fit monter à ses côtés et le cacha soigneusement dans un grand sac de toile, qu'il lia bien fort d'une fine cordelette de chanvre.

Et voilà les chasseurs qui arrivent, les chiens qui aboient avec furie, les cors qui retentissent !

—Dis-nous donc, paysan, n'as-tu pas vu un ours traverser ce chemin ?

—Un ours, messeigneurs ? un ours ? Non, je n'ai point vu d'ours.

Après une grande heure, compère l'ours osa enfin remuer. Tremblant, il demanda tout bas :

—Sont-ils partis ?

—Ils sont partis.

—Sont-ils bien loin ?

—Ils sont bien loin.

—Je respire ! Délie donc ce sac, s'il te plaît.

L'homme s'empressa d'obéir.

—Vois-tu, mon ami, dit aussitôt l'ours en ouvrant une gueule effroyable, ces gens-là m'ont empêché de dîner...

—Hé ! compère, n'est-ce que cela ? J'ai là dans un coin deux gros pains qui t'attendent.

—Merci, paysan, merci ; mais le pain n'est point mon affaire. Tu ne sais pas ? Je vais te manger !

—Ah ! méchant ours ! De quel embarras je t'ai tiré, et tu veux me manger !

—Bonhomme, tu me sembles innocent. Ne sais-tu pas que les vieux bienfaits s'oublient ?

Le villageois se mit à craindre sérieusement pour sa vie, et réfléchit au meilleur moyen de se tirer d'affaire ; mais il ne put rien trouver, et il dit en soupirant :

—Compère ours, compère ours, ton proverbe est faux comme un jeton : les vieux bienfaits ne peuvent s'oublier.

—Ils s'oublient, te dis-je ; aussi je vais te croquer !

—Eh bien ! s'écria le paysan consterné, faisons une chose. Allons plus loin et si le premier que nous rencontrerons dit comme toi, alors tu me mangeras.

—Allons plus loin ! répondit compère l'ours.

Bientôt ils rencontrèrent un vieux cheval.

—Sois donc assez bon, frère cheval, pour juger entre nous. J'ai tiré compère ours du plus grand des dangers, et maintenant, pour toute récompense, il veut me dévorer. Cela est-il juste ? Doit-il oublier les services rendus ?

—Que peux-tu répondre, ami ours ?

—Frère cheval, voici mes raisons, De tout temps, j'ai été en lutte avec l'homme qui toujours m'a fait une guerre sans trêve ni merci. Je ne suis jamais tranquille avec lui, le repos m'est inconnu ; sans cesse il vient me relancer jusque dans mon antre. Au-

jourd'hui encore j'ai été poursuivi par des chasseurs et j'aurais péri si cet homme, moins cruel que les autres, n'était venu à mon secours. Mais, frère cheval, dis-moi, cela est-il une raison suffisante pour ne point le manger ? Et dois-je seul me souvenir d'un bienfait reçu, quand tous les autres l'oublient ?

Le cheval qui voulait rendre un jugement équitable, se mit à réfléchir, réfléchit, puis il dit :

—J'ai vécu trente ans chez mon maître, et trente ans j'ai labouré ses terres ; j'ai traîné les plus lourds fardeaux ; j'ai travaillé de toutes mes forces. Quand je suis devenu trop vieux, pour ne point me nourrir, il m'a conduit chez l'équarrisseur qui, me voyant sur le point de rendre l'âme, ne prit pas même le soin de m'attacher, et me laissa en liberté pour quelques heures. J'ai profité du moment où ces deux hommes buvaient à la taverne, pour ramasser le peu de forces qui me restaient et m'enfuir. Voilà deux jours que j'erre à l'aventure, mourant de faim, car c'est l'hiver ; mourant de soif, car tout est gelé ; exposé à toutes les intempéries de l'air... Hélas ! oui, tu as raison : les vieux bienfaits s'oublient !...

—Tu vois, tu vois ? dit compère l'ours, c'est moi qui ai raison.

Le paysan fondit en larmes.

—J'ai une femme et des enfants, dit-il, ne trouveras-tu pas un peu de pitié au fond de ton cœur ? Attends encore quelques instants, et, si de nouveau l'on me donne tort, eh bien ! alors, tu me mangeras.

—Soit ! répondit l'ours, je t'accorde ta demande.

Un chien passa, un vieux chien n'ayant que les os et la peau, et se tenant à peine sur ses jambes.

Le villageois l'arrêta, et lui fit la même question.

Le chien pensa, pensa, puis il dit :

—Je servais un berger. Quinze ans j'ai gardé sa maison et son troupeau ; cent fois j'ai manqué de me faire éventrer par les loups qui venaient rôder autour des moutons... et maintenant que la vieillesse m'accable et que la force me manque pour aboyer comme jadis, il m'a chassé honteusement. Oui, oui, les vieux bienfaits s'oublient !...

—Eh bien ! es-tu convaincu ? dit l'ours.

—Non, non, dit le pauvre homme en gémissant ; non, non, tout cela n'est pas possible !

Et il s'attrista plus encore, et il supplia tellement compère l'ours, que celui-ci consentit à attendre une troisième rencontre, la dernière !

Sur la lisière d'un bois, ils trouvèrent un lion qui les regardait venir d'un air digne.

—Ah ! grand roi des animaux, s'écria le paysan, juge entre nous !

Et l'infortuné lui raconta son histoire.

Le lion avait faim. Il voulut croquer l'homme sans se battre pour cela avec l'ours.

Il réfléchit, réfléchit, puis il dit :

—Comment donc ce gros ours a-t-il pu monter dans cette charrette ? La chose me paraît impossible.

—Mais si, mais si ; je suis bien monté, répondit l'ours.

—Je crois que tu me trompes. Saute à terre et grimpe un peu que je voie comme tu grimpes bien.

L'ours sauta, puis grimpa lestement dans la voiture.

—C'est étrange ! je ne te croyais pas si adroit. Mais cet homme a sans doute menti ; jamais tu n'es entré dans ce sac !

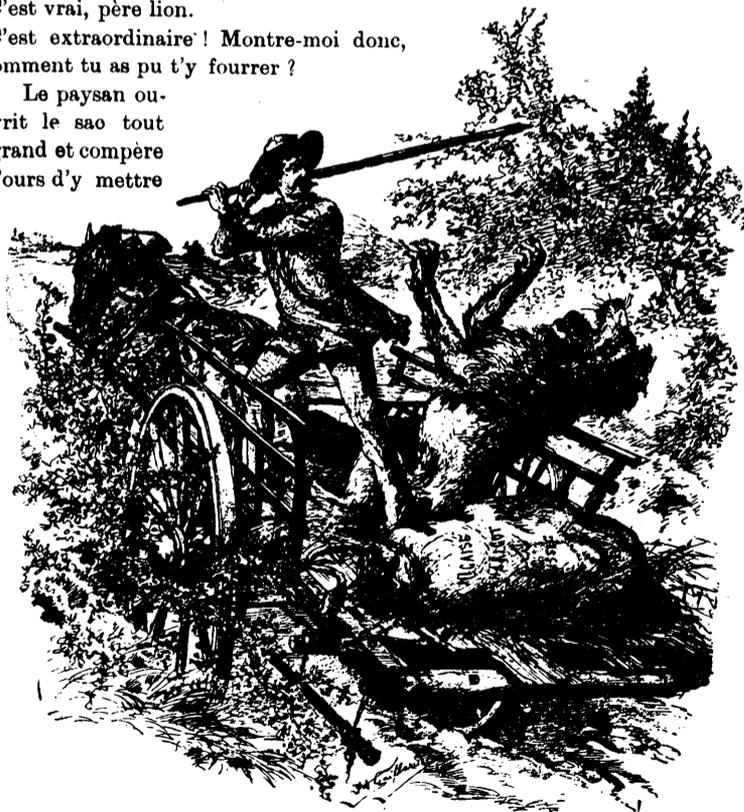
—C'est la vérité, père lion, c'est la vérité ! D'ailleurs, la chose n'est pas aussi difficile que tu crois.

—C'est vrai, villageois ?

—C'est vrai, père lion.

—C'est extraordinaire ! Montre-moi donc, petit, comment tu as pu t'y fourrer ?

Le paysan ouvrit le sac tout grand et compère l'ours d'y mettre



Il atteignit le lion à la tête et le tua.—Page 21, col. 1.

sa tête. Aussitôt, le lion s'écria : " Mais, petit frère, est-ce seulement la tête ou bien le corps tout entier que tu as caché dedans ? "

Et l'ours d'entrer tout à fait.

— Brave homme, dit ensuite le lion, en se léchant les barbes, apprends-moi donc de quelle façon le sac était lié ?

Le paysan prit la cordelette de chanvre et lia le sac fortement.

— C'était bien ainsi ?

— C'était ainsi.

— Dis-moi, villageois, quel est ton métier ?

— Je suis laboureur, Votre Majesté.

— Donc, tu sais battre le blé ?

— Je sais battre le blé.

— Voyons de quelle manière tu t'y prends.

Et le paysan, qui n'avait pas de fléau, prit une barre de fer et battit le sac sans s'arrêter.

Compère l'ours criait à fendre l'âme ; mais l'homme était sourd sans doute car toujours il battait, battait, battait !...

— Hé ! villageois, comment sais-tu retourner les gerbes ?

Et l'homme de retourner le sac et de le battre encore de toutes façons, tant et si bien que, sans le faire exprès (du moins je le pense), en brandissant sa barre de fer, il atteignit le lion à la tempe et le tua.

— Les vieux bienfaits s'oublient ! dit-il pour toute oraison funèbre. J'ai vu le moment où tu allais me croquer !

Et prenant bien garde, cette fois, de délivrer maître sot qui respirait encore dans le sac, il s'enfuit au plus tôt vers son village.

* * *

Les vieux bienfaits s'oublient-ils réellement ?

— Oui, répond le vieux cheval.

— Oui, répond le vieux chien.

— Non, non, répondront les enfants, et ce sont eux qui ont raison.

Il n'y a que les injures qui doivent s'oublier.

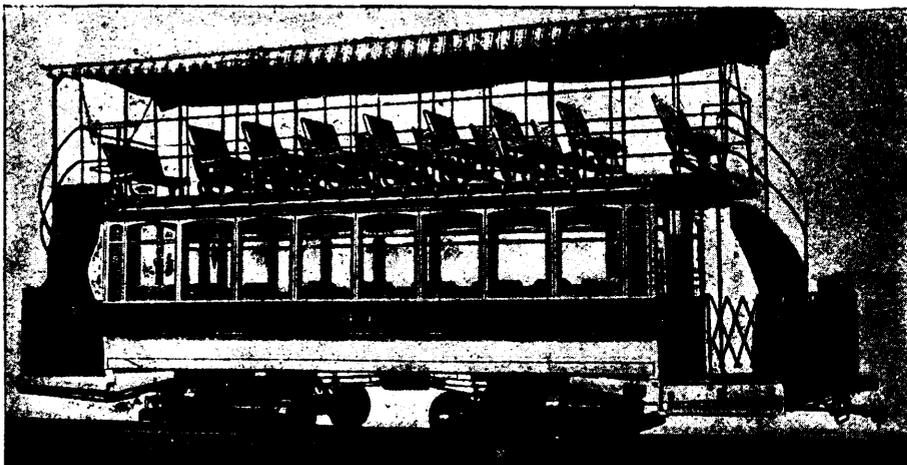
J. ORTOLI.

TRAMWAY A DOUBLE ÉTAGE

On propose l'adoption de ce nouveau système de voitures à double étage pour éviter l'emploi des voitures en remorque dans les rues où il y a beaucoup de trafic et grand nombre de passagers.

La construction en est fort aisée. Il ne s'agit que de solidifier la toiture du tramway ordinaire, par de légères colonnettes de fer la supportant, et d'ajouter un escalier à chaque extrémité de la voiture. Dans ces conditions, un char de vingt-deux pieds de long, avec un moteur de la force de cinquante chevaux—conforme au modèle ci-contre—portera double charge de passagers, soit trente-deux à l'étage inférieur et trente-deux sur la plateforme, spacieuse et commode, de la toiture.

La J. G. Brill Co'y, des Etats-Unis, vient de construire un certain nombre de voitures de ce modèle pour le tramway électrique de la ville du Cap, dans le sud de l'Afrique.



TRAMWAY A DOUBLE ÉTAGE



L'HON. BENJAMIN HARRISON



MME HARRISON

LE MARIAGE DE L'EX-PRÉSIDENT HARRISON

Le mariage de l'honorable M. Benjamin Harrison, ex-président des Etats-Unis, avec Mme Dimmick, une nièce de sa première femme, a fait grand bruit dans la société new-yorkaise, il y a quelques jours.

L'épousée était fille de M. Russell Lord, un capitaliste bien connu, qui mourut quasi ruiné. Toute jeune encore, elle avait épousé M. Dimmick, fils d'un riche Pennsylvanien. Son jeune époux mourut de la fièvre typhoïde, dix jours après le mariage, laissant sa veuve puissamment riche.

Mme Dimmick était l'hôte assidue de la Maison Blanche, aux jours de M. Harrison ; elle assista sa défunte durant toute sa maladie et eut même l'occasion de la remplacer souvent pour faire les honneurs du foyer présidentiel.

Il y a des années, quand il n'était pas encore de tout question de mariage, M. Harrison exprimait son admiration pour Mme Dimmick en disant qu'elle était ce *rara avis* : une femme qui sait quand et comment parler.

On assure que M. Harrison n'entend pas être candidat à la présidence.

dée d'une épaisse cuirasse de plomb, fixée par des boulons d'airain. "

L'histoire du " Lion Belge " par J. Coryton contient, d'autre part, une très curieuse gravure que nous avons reproduit dans notre numéro du 2 mai, page 5, et qui représente un navire cuirassé construit par les bourgeois d'Antwerpen, aujourd'hui Anvers, en 1585.

Après l'abdication de Charles Quint, son fils Philippe avait établi l'Inquisition dans les provinces néerlandaises. L'intolérance politique et religieuse souleva les populations calvinistes. Alors commencèrent les persécutions et la guerre.

A diverses reprises, Antwerpen, chef-lieu d'un margraviat, fut mise à sac par les Espagnols.

Assiégés de nouveau, par terre et par eau, en 1585, les habitants de cette ville firent mille tentatives infructueuses pour rompre la ligne d'investissement. Enfin, ils construisirent un gigantesque navire, vraie citadelle flottante, " à carène plate, recouverte de fortes plaques de fer, attachées avec des baux de bois, " contre lesquelles devaient rester impuissants tous les projectiles en usage à cette époque. Des groupes de tirailleurs étaient installés au sommet des mâts et les nombreuses troupes renfermées dans les flancs de l'embarcation étaient protégées par un rempart, armé de pièces d'artillerie.

Les citoyens d'Antwerpen avaient une si grande confiance dans leur " cuirassé " qu'ils l'avaient nommé *Finis belli*, " fin de la guerre. " Malheureusement ils avaient compté sans la masse énorme du colosse qui, après quelques bordées dans le canal qui devait l'amener dans la Scheldt, s'échoua piteusement. Force fut de l'abandonner et on le désigna plus que sous le nom de *Perdita expensa*, " dépenses perdues. "

Les Espagnols, qui craignaient de voir renouveler l'histoire du cheval de Troie, ne s'en approchèrent qu'avec précaution, puis le renflouèrent et, le siège terminé, août 1585, conservèrent cet ancêtre des cuirassés, comme un trophée et comme un précieux souvenir historique.

Deux siècles plus tard, l'idée fut reprise, mais sans recevoir d'exécution, par un Espagnol, don Juan de Ochoa.

Dans une lettre écrite de Lisbonne, en février 1722, à son roi Philippe V, Juan lui conseillait de faire construire en secret, pour reprendre Mahon, un navire à éperon, " blindé de plaques de fer d'un doigt d'épaisseur, " et il joignit à la lettre le dessin de ce cuirassé.

A. PILGRIM.

L'amour des femmes tue la sagesse.—Maxime des Orientaux.

Les femmes ont toutes coutume d'oublier leurs adorateurs, excepté le premier ; c'est celui-là qui sert d'époque à la tendresse.—DEMOUSTIER.

Une bonne pensée, de quelque endroit qu'elle parte vaudra toujours mieux qu'une sottise de son crû, n'en déplaît à ceux qui se vantent de trouver tout chez eux et de ne tenir rien de personne.—LA MOTHE LE VAYER.

LA VOIX DU TEMPLE

Homage de l'auteur au Rév. M. J.-Bte Beauchamp,
curé de Saint-Placide.

Au sein de l'univers chrétien,
En un palais aérien,
Habite un sublime génie.
Sa voix, mystère d'harmonie,
Pour l'homme a des accents divins :
C'est la voix du Seigneur dans sa magnificence,
C'est la voix du Seigneur dans sa toute puissance
Parlant à l'âme des humains ;
C'est la souveraine prière
D'un peuple à son Sauveur et Père !

La cloche en ses concerts pieux,
Elève la pensée, attire l'âme aux cieux ;
Et telle une fidèle amie
Avec nous, tour à tour, chante, soupire ou prie,
Elle mêle l'éclat de sa pompeuse voix
Aux fêtes des petits, comme à celles des rois.
Elle frémit, toute joyeuse,
Lorsque sur le front d'un enfant
S'épanche l'onde merveilleuse
Qui le rend fils du Tout-Puissant.

La cloche, par des chants d'une sainte allégresse,
Nous convie au banquet du Dieu toute tendresse
Et des chastes amours, célèbre l'union.
Barde de la Religion
Elle proclame dans l'espace
La gloire et la douceur du règne de la grâce.
C'est encor elle qui, par des sons éperdus
Avertit les mortels qu'un malheureux n'est plus,
Et réclame une humble prière,
Un pleur, pour celui qui, par Jésus, fut un frère !

Par de mornes vibrations,
Des familles, des nations,
Elle pleure les deuils, partage les alarmes.
Pour tout chrétien, la voix des cloches a des charmes ;
Ce n'est point un vain son dans les airs répandu !
C'est un appel divin par le cœur entendu !
C'est la messagère bénie
De l'union, de l'harmonie ;
C'est le fiat de la douleur,
C'est l'Alléluia du bonheur !

Airain sacré, voix magnifique,
A l'univers redis le sublime cantique
Que doit chanter tout cœur humain
De son aurore à son déclin :
Gloire au Seigneur et paix sur terre
A l'homme qui croit, aime, espère !

ALBERTE DE MONTGRAND.

Saint-Placide, avril 1896.

CARNET DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Il faudra 7,500 urnes pour recevoir les bulletins de vote aux prochaines élections.

La population de Montréal était au recensement de 1891 de 216,650. Le chiffre de la population de Montréal serait aujourd'hui de 240,000. Si Sainte-Cunégonde, 15,000 âmes, et Saint-Henri, 20,000, étaient annexés, la population de Montréal serait de plus de 300,000 lors du prochain recensement.

La fête nationale des Canadiens-français sera célébrée, cette année, très simplement. Il n'y aura pas de démonstration extérieure. Mais, dimanche, le 21 juin, il y aura une cérémonie religieuse dans l'église du Sacré-Coeur, et pour les sociétés nationales de l'Est, et le dimanche suivant, le 28, il y aura une démonstration dans l'église Saint-Charles, pour les sociétés de l'Ouest.

Nous apprenons avec plaisir que M. J.-O. Marchand vient d'être reçu parmi les exposants d'architecture au salon des Champs Elysés, de Paris. M. Marchand, qui est un ancien élève du bureau Perrault, Mesnard et Venne, est à Paris depuis 1893. Il a été reçu à l'école des Beaux-Arts en 1894. Il est le premier architecte canadien qui ait eu l'honneur d'être reçu à cette école et au salon. Nos sincères félicitations.

M. Jules Méline, qui vient de succéder à M. Bourgeois, à la tête du ministère français, a été, jusqu'à l'heure de son élévation à la charge importante de premier ministre de la France, le directeur politique de la *République Française*, journal fondé par M. Gambetta. M. Méline est un protectionniste ardent. Il a énergiquement combattu le projet de loi imposant un impôt sur le revenu et a contribué fortement à amener la déchéance du cabinet Bourgeois.

Mme Juliette Adam, la sympathique directrice de la *Nouvelle Revue*, vient de publier, chez G. Havard, fils, 27, rue Richelieu, à Paris, un joli volume intitulé : *La patrie Portugaise*. L'ouvrage se divise en dix-huit chapitres, et, d'après le sommaire, l'auteur nous semble avoir étudié le Portugal contemporain sous toutes faces. Nous n'ajouterons rien de plus pour le moment, car nous avons l'intention d'analyser le volume dès que nous l'aurons reçu ; mais la renommée de Mme Adam nous fait un devoir de le signaler et d'en recommander la lecture aux amateurs de belle littérature.

Fanvette, Montréal.—De là-haut accepté, passera la semaine prochaine. Impossible de faire mieux.

L. D., Les Ecureuils.—Il y a du bon dans vos vers, mais votre français est mauvais et votre prosodie est souvent incorrecte. Reprenez

J. V., Montréal.—Votre article est terne et manque de vie. Il faudrait beaucoup de brio pour faire passer le fond. Ne pouvons accepter tel qu'il est.

Léontine, Sainte-Cunégonde.—L'aveu paraîtra prochainement.

LE GÉNÉRAL DE BOISDEFRE

Les fêtes du couronnement du czar, à Moscou, auront lieu au commencement de mai ; à cette occasion, nous publions le portrait du général de Boisdeffre, chef de l'ambassade française.

Le président de la République a désigné, pour le représenter au couronnement de Nicolas II, à Moscou, le général Tournier, secrétaire général de la présidence, et le lieutenant-colonel Ménétrez, officier de sa maison militaire.



L'ambassade extraordinaire est ainsi composée : chef de mission, le général de Boisdeffre, chef de l'état-major général ; son officier d'ordonnance, le commandant Pauffin de Saint-Morel ; le général Jeanne-rod, chef du cabinet du ministre de la guerre ; le capitaine Carnot, l'aîné des fils du regretté président de la République : le contre-amiral Sallandron de Lamornaix.

Le ministre des affaires étrangères sera représenté par le comte de Montebello, ambassadeur de France à Saint-Petersbourg, et tout le personnel de l'ambassade.

UN MARIAGE PRINCIER

(Voir gravures)

Lundi, le 20 avril dernier, a eu lieu à Cobourg (Allemagne), le mariage de la princesse Alexandra, fille du duc et de la duchesse de Saxe-Cobourg-Gotha, avec le prince héréditaire de Hohenlohe-Langenburg.



La princesse Alexandra est une charmante personne, très populaire dans les cercles princiers ; le jeune mari est aussi fort estimé, surtout en Alsace-Lorraine, où il est allé seconder son père, stathouder de ces provinces. Le jeune prince y était en sa qualité de lieutenant dans l'armée prussienne.

SAIT-ON AIMER ?

Il y a quelques mois, étant en compagnie de quelques amis, la conversation tomba, je ne sais trop par quel hasard, sur ce sujet délicat qu'on nomme l'amour.

L'un d'entre nous posa cette question : "Sait-on aimer, de nos jours ?" Alors chacun de donner son opinion, de faire valoir ses arguments, et de tenter de faire triompher ses idées. Comme nous ne pouvions en venir à une entente, on me demanda de poser cette question dans le *MONDE ILLUSTRÉ* et d'émettre moi-même mon opinion, que pourraient réfuter ceux qui ne la partageraient pas.

J'acceptai, et comme tous les lecteurs du *MONDE ILLUSTRÉ*, du 28 mars dernier, ont pu le voir, j'ai émis toutes mes opinions sur ce sujet délicat.

J'avoue franchement que je m'attendais à recevoir une réponse, car je n'ignorais pas que mes idées blesseraient certaines gens ; mais j'attendais une réponse délicate, convenable, c'est-à-dire appropriée à la question posée dans mon article. Il n'en fut pas ainsi ; un certain *ami consulat* (! ! !), m'adressa un article qui ne méritait pas, certes, l'honneur de passer à la postérité.

Comme bien l'on pense, je refusai de faire la discussion avec ce personnage, et ce n'est que lorsque monsieur le rédacteur du *MONDE ILLUSTRÉ* m'informa que j'aurais d'autres réponses à mon article, ce n'est qu'alors, dis-je, que je me décidai à soutenir une polémique avec les nouveaux correspondants, en ayant bien soin d'éclipser le premier. D'ailleurs, son argumentation est si faible, qu'elle n'a pas besoin de réfutation ; il suffit de la lire pour reconnaître immédiatement que l'auteur n'est pas né grand philosophe.

Avant de répondre à l'inconnu Ludo, et à ma charmante correspondante qui voile son nom sous le pseudonyme quelque peu original de Karoli, permettez-moi, amis lecteurs, de réfuter une assertion gratuite que tous mes correspondants ont été unanimes à avancer.

Je veux parler de l'allusion quelque peu malveillante qu'on a voulu faire à mes prétendues amours. Qu'il me suffise de dire qu'on s'est grandement trompé et qu'on aurait mieux fait d'avancer le contraire. Pour éviter la prétention, je n'en dis pas davantage sur ce point. Je ne suis pas sans savoir qu'en parlant ainsi de ma personne je prends un moyen efficace de gagner la malveillance de mes lecteurs, mais ces derniers me pardonneront, j'espère, en tenant compte qu'on m'a provoqué à parler ainsi.

Ceci posé, je répons maintenant à mon cher Ludo.

Si je ne me trompe, mon correspondant peut résumer son article en deux points.

1o. Selon lui, l'amour existe, puisqu'il aime. 2o. L'amour doit toujours chercher à s'élever.

Je vois bien que ce cher Ludo a mal compris mon article car, sans cela, il n'eût jamais avancé ce premier point. "A toute règle, une exception," dit le proverbe. Eh ! bien, surtout dans une question de morale, mon correspondant aurait dû savoir que l'exception était sous-entendue. Sans doute, mon correspondant peut être capable d'aimer ; il pourrait même m'en citer des centaines qui sont dans son cas, que je concèderais encore ; mais j'ajoute que cette exception ne détruira en rien le principe que j'ai émis.

Quant à votre second point, mon cher Ludo, je ne vois pas sa raison d'être. Il est évident que lorsque les sentiments du cœur s'y trouvent, plus l'amour est élevé mieux c'est. Mais si mon correspondant a voulu insinuer que ce qui doit primer dans l'amour c'est le rang, il se trompe étrangement.

Ouvrez tout livre de morale, et vous y lirez qu'en amour, la première chose, la chose essentielle ; c'est l'accord des sentiments et l'entente des cœurs. Et on n'y voit, nullement, qu'il soit fait allusion à la qualité des personnes. Je crois qu'il serait oiseux d'insister davantage sur ce point.

J'en viens maintenant à ma charmante correspondante, *Karoli*. Comme Ludo, je crois voir que vous avez mal compris mon article, gentille correspondante. Ah ! je comprends votre indignation, j'approuve même votre protestation, si vous croyez les gens semblables à vous, c'est-à-dire, capables des sentiments nobles qui semblent caractériser votre personne. Aussi, mademoiselle, je vous demande pardon d'avoir, sans le vouloir, blessé vos illusions les plus chères et les plus saintes.

Dans votre grandeur d'âme vous en êtes à juger les autres d'après vous-même, et voilà pourquoi vous croyez être comprise dans le principe général que j'ai émis. Mais lorsque vos illusions de jeunesse se seront évanouies l'une après l'autre, aussi rapidement que tombent les feuilles jaunies, secouées par un vent d'automne, alors la triste réalité vous apparaîtra dans tout son jour, et vous verrez que réellement vous faites partie de cette petite exception de nobles cœurs qui savent vraiment aimer, et que le reste, la foule en général, n'est pas mue par les nobles sentiments et les saints dévouements. Lorsque vous aurez vu le rôle que joue l'argent dans les mariages, lorsque vous aurez remarqué avec amertume le grand nombre de ceux qui, parvenus à un âge avancé, se marient pour se faire une position, oh ! alors vous vous écrierez avec moi : "Non, en général, on ne sait plus aimer."

Sans doute qu'on rencontre encore de nobles cœurs, qui, comme vous, charmante correspondante, savent soutenir encore l'honneur des bons sentiments, mais malheureusement, ces gens forment l'exception. Permettez-moi de vous féliciter d'être du nombre de cette petite phalange et veuillez croire que mon article ne peut vous atteindre, ni ceux qui composent l'exception. Je regrette d'être forcé de différer d'opinion avec vous, mais d'un autre côté, je suis persuadé que vous finirez par avouer que je n'ai pas tort.

Merci de vos bons souhaits, et sans tenir compte de la petite allusion que vous avez voulu faire, je vous prie de croire que je voudrais les voir se réaliser, autant pour vous que pour moi.

Ainsi donc, cher Ludo et aimable *Karoli*, ne m'en voulez pas si je ne partage point vos opinions, et en conséquence je ne vous dis pas *adieu*, mais au revoir !

RIBON.

GALERIE CANADIENNE

SÉRIE DE PORTRAITS AVEC BIOGRAPHIE

En inaugurant *La galerie canadienne*, notre but est de laisser dans l'histoire du pays, le souvenir et le nom des intelligences qui ont pris pour devise l'adage latin : *Labor improbus omnia vincit*.

Oui, le travail vient à bout de tout.

Donc, honneur à ceux qui portent haut et ferme la bannière du travail et du progrès.

Puisse leur persévérance et leur courage servir d'exemple aux imitateurs de ceux dont *LE MONDE ILLUSTRÉ* portera, avant peu, le souvenir dans les bibliothèques et les familles.

N. B.—Tout ce qui concerne *La galerie canadienne* doit être adressé à notre collaborateur, M. Gaston-P. Labat, bureau de poste, Montréal.

LES HARANGUES DE NAPOLEON IER

CAMPAGNE D'ITALIE

III

La Sardaigne demande la paix. Beaulieu évacue le Piémont avec les Impériaux et se jette dans le Milanais. Les Autrichiens sont défaits le 8 mai à *Fombio* et le 10 mai à *Lodi*. Le surlendemain Bonaparte entre à Milan et peu de jours après il adresse à l'armée cette proclamation :

"Milan, 1er prairial an IV (21 mai 1796).

"Soldats ! vous vous êtes précipités comme un torrent du haut de l'Apennin ; vous avez culbuté, dispersé tout ce qui s'opposait à votre marche. Le Piémont, délivré de la tyrannie autrichienne, s'est livré à ses sentiments naturels de paix et d'amitié pour la France. Milan est à vous, et le pavillon républicain flotte dans toute la Lombardie. Les ducs de Parme et de Modène ne doivent leur existence politique qu'à votre générosité. L'armée qui vous menaçait avec orgueil ne trouve plus de barrière qui la rassure contre votre courage : le Pô, le Tessin, l'Adda, n'ont pu vous arrêter un seul jour ; ces boulevards tant vantés de l'Italie ont été insuffisants ; vous les avez franchis aussi rapidement que l'Apennin. Tant de succès ont porté la joie dans le sein de la patrie. Vos représentants ont ordonné une fête dédiée à vos victoires, célébrées dans toutes les communes de la République. Là, vos pères, vos mères, vos épouses, vos sœurs, vos amantes, se réjouissent de vos succès, et se vantent avec orgueil

de vous appartenir. Oui, soldats, vous avez beaucoup fait !... mais ne nous reste-t-il donc plus rien à faire ? Dira-t-on de nous que nous avons su vaincre, mais que nous n'avons pas su profiter de la victoire ? La postérité vous reprochera-t-elle d'avoir trouvé Capoue dans la Lombardie ? Mais je vous vois déjà courir aux armes... Eh bien ! partons ! Nous avons encore des marches forcées à faire, des ennemis à soumettre, des lauriers à cueillir, des injures à venger. Que ceux qui ont aiguisé les poignards de la guerre civile en France, qui ont lâchement assassiné nos ministres, incendié nos vaisseaux à Toulon, tremblent ! l'heure de la vengeance a sonné ! Mais que les peuples soient sans inquiétude ; nous sommes amis de tous les peuples, et plus particulièrement des descendants des Brutus, des Scipion, et des grands hommes que nous avons pris pour modèles. Rétablir le Capitole, y placer avec honneur les statues des héros qui se rendirent célèbre, réveiller le peuple romain engourdi par plusieurs siècles d'esclavage : tel sera le fruit de vos victoires. Soldats ! elles feront époque dans la postérité ; vous aurez la gloire immortelle de changer la face de la plus belle partie de l'Europe. Le peuple français, libre, respecté du monde entier, donnera à l'Europe une paix glorieuse, qui l'indemnifiera des sacrifices de toute espèce qu'elle a faits depuis six ans. Vous rentrerez alors dans vos foyers, et vos concitoyens diront en vous montrant : *Il était de l'armée d'Italie*.

ACCIDENT DE CHEMIN DE FER

Notre gravure offre le tableau d'un déraillement causé par l'inondation du mois dernier. C'était le 20 avril, à Holeb, dans l'Etat du Maine. Un train d'immigrants longeait la Moose River, lorsqu'il parvint à un endroit où l'action des eaux avait déplacé et disloqué la voie.

Tout le convoi fut précipité en bas du terrassement, avec les dégâts dont notre illustration donne une idée. Trois immigrants ont été tués, deux grièvement blessés. Le préposé aux bagages, M. Saint-Cyr, a reçu des blessures aux jambes et a eu deux côtes enfoncées.

On peut différer d'opinion en politique, être libéraux ou conservateurs, mais on a tous la même opinion quand il s'agit de déclarer que les *Lettres d'un étudiant* forme la lecture la plus attrayante et la plus attachante de toutes. Prix : 10c. G.-A. Dumont, libraire, 1826, rue Sainte-Catherine.

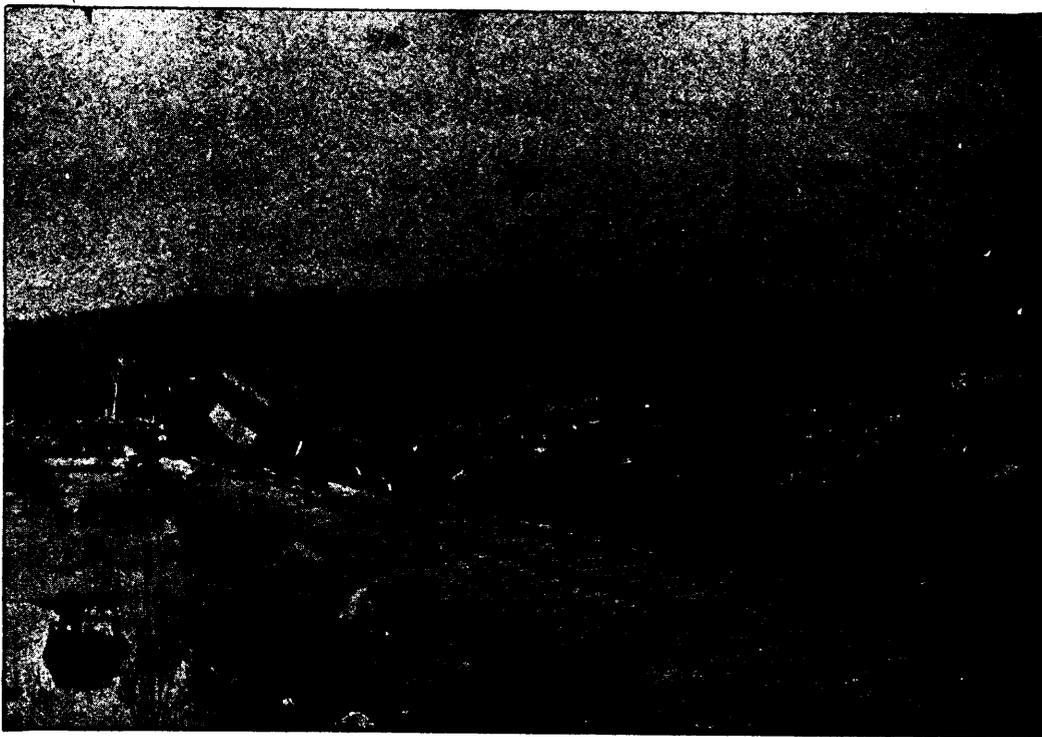


Photo. F. X. Vachon.

ACCIDENT DE CHEMIN DE FER A HOLEB (MAINE).—DÉRAILLEMENT CAUSÉ PAR L'INONDATION



BEAUX-ARTS.—LA VOCATION DE JEANNE D'ARC.—Tableau de M. Etienne Azambre



No 1. BERTHIEVILLE : La Place publique.—No 2. SAINTE-ANNE DE SOREL : L'hôtel Sainte-Anne, défoncé et reculé de 7 pds.—No 3. BERTHIEVILLE : La Place du Marché.—No 4. TROIS-RIVIÈRES : Rue Saint-George, vue du chemin de fer.—No 5. SAINTE-ANNE DE SOREL : Les maisons Millette reculées et défoncées, et à gauche la fromagerie écrasée ; No 6. Vue prise du côté du fleuve : L'hôtel Sainte-Anne, la maison Millette défoncés et la maison d'école écrasée,

LES RAVAGES DE L'INONDATION DANS LA PROVINCE DE QUÉBEC



No 1. TOILETTE DE VILLE

LA VOCATION DE JEANNE D'ARC

(Voir gravure)

Après tant d'autres, M. Etienne Azambre nous donne à son tour une interprétation de la noble légende qui constitue l'une des plus belles pages de l'histoire de France, et cette interprétation est des plus ingénieuses. Surtout le groupe de la vision miraculeuse est d'un très beau caractère, et le décor lui servant de cadre est tout à fait bien approprié.

Si la figure de Jeanne n'a pas cette insaisissable expression que nul encore n'est arrivé à rendre, si le geste et l'attitude ne sont pas d'une simple bergère, elle est néanmoins intéressante par l'extatique regard et ne dépare pas cette composition distinguée.

LA MODE

No 1. *Toilette de ville.*—Veste Louis XVI en satin noir, à basques godelées derrière et larges boutons sur les côtés, ouvrant sur un gilet en satin blanc boutonné et montant en col droit ; rabat de dentelle blanche sur le gilet.

Manches gigot ; jupes à godets, ornée d'appliques de satin noir en tablier sur lainage prille. Chapeau rond en paillason paille orné d'une ruche de tulle avec guirlande de roses sur le sommet et deux ailes derrière.

Mesurage : 7½ verges de lainage grande largeur, 1¼ verge de satin noir.

No 2. *Toilette de lainage uni vieux bleu.*—Corsage-blouse mis dans la jupe sous ceinture de passementerie ; empieusement semblable, col drapé montant.



No 2. TOILETTE DE LAINAGE

Manches ballon courtes en mousseline rayée ; jupe unie à godets.

Chapeau Louis XVI, en paille couleur naturelle, orné sur le côté par de larges pensées et au-dessus par des ailes de mousseline de soie.

Mesurage : 7½ verges de lainage grande largeur.

NOUVELLES A LA MAIN

Un banquier jouait au bésigne avec son fils âgé de dix ans.

Le petit filait la carte.

—Je vois bien qu'il me triche, dit le père à son entourage, mais je ne dis rien, parce que cela le forme.

PRIMES DU MOIS D'AVRIL

LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ, pour les numéros du mois d'AVRIL, qui a eu lieu samedi, le 2 courant, a donné le résultat suivant :

1 ^{ER} PRIX	No 17,325....	\$50.00
2 ^e	No 9,361....	25 00
3 ^e	No 36 943....	15 00
4 ^e	No 357....	10 00
5 ^e	No 16,832....	5 00
6 ^e	No 27,264....	4 00
7 ^e	No 8,571....	3 00
8 ^e	No 19,247....	2 00

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

65	5,167	12,492	20,343	24,845	31,582
110	5,701	12,578	20,527	25,031	32,314
542	6,028	12,786	20,902	25,179	32,547
974	6,332	13,265	21,316	25,352	32,625
1,537	7,285	13,621	21,615	25,731	33,451
1,783	8,041	14,104	22,183	26,114	33,542
1,960	9,174	14,592	22,782	26,382	33,878
2,634	9,467	14,820	23,264	27,169	33,953
2,871	10,246	15,087	23,520	28,331	34,540
2,915	10,492	15,429	23,716	29,518	35,196
3,581	10,728	16,283	23,972	30,146	36,470
3,659	11,295	17,415	24,185	30,317	37,253
3,805	11,520	18,182	24,317	30,743	38,162
4,496	11,897	19,291	24,532	31,227	39,857
4,721	12,159				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des exemplaires du MONDE ILLUSTRÉ, datés du mois d'AVRIL, sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre rouge, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous envoyer le journal au plus tôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le montant de leurs primes chez M. E. Béliand, No 276, rue Saint-Jean, Québec.

Entre capitaine et pilote :

—Soyez prudent. Je pense que vous connaissez tous les rochers !...

—Si je les connais !... dit, avec orgueil, le pilote, qui est Marseillais.

Juste à ce moment le bateau donne en plein contre un récif.

—Tenez, ajouta-t-il, en voilà un !

EN DETRESSE !

PREMIÈRE PARTIE

TROP HEUREUSE

Chavarot baissa la tête, découragé, Daniel reprit :

—Le secret que tu possèdes, et dont tu sembles si effrayé pour moi, touche-t-il en rien à l'honneur même de cette jeune fille ?

—Non certes, jamais enfant ne fut plus chaste et plus pure.

—Mérite-t-elle d'être aimée ? Mérite-t-elle d'être heuseuse ?

—Oui.

—Crois-tu que son amour rendra heureux l'homme qu'elle choisira ?

—J'en suis sûr.

—Et tu me conseilles de ne pas l'épouser ?

—Je t'en supplie.

—Même si je devais en être malheureux toute ma vie ?

—Même au prix de ton malheur ! . . .

—Tu sais que ma santé est chancelante encore, imparfaitement remise et qu'une émotion trop vive me tuerait peut-être. Les médecins m'ont prévenu, me conseilles-tu toujours de ne pas l'épouser, même s'il devait m'en coûter la vie ?

Chavarot, tristement, mais avec une étrange énergie :

—Même au prix de ta vie !!!

Daniel s'assit devant le bureau, où il écrivait au moment de l'entrée de Chavarot, et mit sa tête entre ses mains.

Il était jeune et ardent. Toute sa jeunesse avait été prise par l'étude. Il aimait avec la fougue d'un premier amour.

Il réfléchit longtemps. Chavarot n'osait interrompre ses méditations, car, puisque Daniel semblait hésiter, n'était-ce pas un commencement de victoire ?

Le silence de Daniel dura longtemps.

—A quoi rêves-tu ? fit à la fin doucement le notaire.

Daniel tressaillit.

—Je pense, mon cher Georges, qu'une seule chose pourrait m'empêcher d'aimer et d'épouser cette enfant.

—Une seule chose ?

—Peut-être ai-je deviné ton secret.

—Chavarot hocha la tête d'un air de doute.

—Parle !

—J'ignore le passé de mon père. Je l'aime et le respecte. Je le crains même un peu. Il a parfois manqué de douceur à mon égard. Jamais, dans mon enfance, il ne m'a puni injustement. Mon père est la droiture même, en ce qu'elle a de plus rigide et de plus impitoyable. J'ajoute qu'en dépit de son apparente sévérité, mon père m'aime. Cette affection, il la considère comme une faiblesse, mieux, comme un point faible, et il la cache avec soin. Mais j'en ai eu maintes fois des preuves. Pour tout cela j'aime donc mon père. Et je ne puis penser que sa droiture ait jamais failli. Cependant, c'est possible, après tout. La seule chose qui puisse m'empêcher d'épouser Clotilde, ce serait d'apprendre que je n'ai pas le droit de l'aimer comme un amant et comme un époux. Ce serait d'apprendre que la seule affection qui me soit permise est celle d'un frère. . . . Réponds-moi, Georges, mon ami ! . . .

—Clotilde est une étrangère pour . . . Tu peux l'aimer.

—Tu me le jures ?

—Je te le jure !

—Alors, elle sera ma femme !

—C'est ton dernier mot ?

—Oui.

—Je te donnerai jusqu'à demain pour réfléchir.

—Ensuite ?

—J'irai prévenir ton père. . . .

—Viens donc demain, j'aurai terminé ma lettre. Tu la lui remettras toi-même. . . .

Il se remit à écrire, comme si Chavarot n'avait pas été là, et le notaire, très troublé, sortit silencieusement.

Chavarot était un homme de parole. En outre, on l'a bien vu par son émotion, la situation lui paraissait très grave. Deux jours après, il était chez Jean-Joseph d'Hautefort. Ce fut dans son cabinet même, au parquet, que le reçut le haut magistrat.

Jean-Joseph n'avait pas cinquante ans à cette époque. Grand, sec, décharné presque la figure anguleuse, aux os saillants, le nez fort, sans barbe, très chauve, de petits yeux perçants et durs, des lèvres

minces, serrées, Jean-Joseph présentait bien le caractère rude, inflexible, que lui prêtait Daniel. Peut-être était-ce une longue pratique de la magistrature qui lui avait donné cette physionomie, car Daniel avait ajouté que son père, en dépit de l'apparence rigide, ne manquait pas de tendresse ; peut-être aussi cette rigueur, cette austérité, cette gravité surtout qui ne se démentait jamais, lui étaient venues en héritage comme un legs du sang de toute une génération de magistrats graves, austères et rigoristes. Et c'était en lui, du reste, que semblait s'arrêter cet héritage, car son fils Daniel était doux, conciliant, comme si la seconde moitié du siècle, avec le raffinement de sa civilisation, avait voulu tracer une ligne de démarcation bien nette entre le père et le fils, entre ce qui avait été le passé et ce qui allait être de l'avenir.

Jean-Joseph daigna sourire quand il vit entrer Chavarot.

—Quelle surprise, notaire ! Vous tombez à Orléans sans crier gare. . . . Est-ce que vous avez à m'apprendre une mauvaise nouvelle ?

La figure soucieuse du bossu devait le lui laisser croire.

—Mauvaise, en effet, dit-il.

—Une grosse perte d'argent ? . . . Quand ? Comment ? Notre fortune est solide, heureusement, et ne craint guère les fluctuations de la Bourse. Il faudrait un bouleversement pour nous atteindre. Et encore !

—Il ne s'agit pas d'argent.

—Quoi ? Mon fils ? . . . Vous n'êtes pas seulement mon notaire, vous êtes l'ami de prédilection de Daniel. . . . Il s'agit de mon fils ? . . .

Le procureur général s'était levé de son fauteuil, redressant sa haute taille. Ses paupières avaient battu légèrement sur ses petits yeux gris et un léger frémissement avait agité ses lèvres. Daniel ne s'était pas trompé. Cet homme de fer avait un cœur. Il aimait son fils.

—Il s'agit, en effet, de Daniel. . . .

—Je n'ai pas reçu de lettre de lui depuis deux mois. Il se trouvait en Suisse. . . . Alors il me disait qu'il revenait bien portant, guéri, prêt au travail. . . .

Et avec un effort, la voix presque altérée :

—Il mentait. . . . Il est plus souffrant ?

Et comme le notaire se taisait, Jean-Joseph dit, avec une sourde exclamation :

—Il est. . . . Il est mort !

—Il vit et il est bien portant, dit Chavarot.

D'un seul coup, le visage du magistrat changea, redevint froid et calme.

Et ce fut sèchement qu'il demanda :

—Je trouve, maître Chavarot, que vous êtes long à m'apprendre cette mauvaise nouvelle. Je ne redoutais que sa maladie ou sa mort. Daniel se porte bien. Je ne vois plus trop, dès lors, d'où peut venir un malheur.

Chavarot prit dans son portefeuille la lettre que Daniel lui avait confiée pour son père et la tendit à M. d'Hautefort.

Celui-ci, étonné, la prit et la parcourut.

Daniel l'y prévenait de sa volonté de se marier. Il parlait surtout de Clotilde, de sa beauté, de sa tendresse, et il terminait en suppliant son père de la lui laisser prendre pour femme. La lettre était longue, éloquente, amoureuse. Jean-Joseph la lut deux fois.

—Daniel ne m'avait jamais parlé de cette jeune fille !

—Il l'a rencontrée pour la première fois en mon étude, il y a environ un an, la veille même de son départ pour l'Italie.

Jean-Joseph fronça le sourcil et son œil se fit plus dur.

—Ah ! ah ! notaire ! vous avez prêté les mains à ce mariage ?

Mais Chavarot était énergique et fort de sa conscience :

—Non. C'est le hasard qui a tout fait.

—Le hasard ! le hasard ! On explique bien des choses avec le hasard ! Pourquoi ne m'avez-vous pas averti tout de suite ?

—Averti de quoi, s'il vous plaît, monsieur d'Hautefort ? répliqua le notaire d'un ton ferme. Pouvais-je prévoir qu'un an après cette unique rencontre Daniel y penserait encore ?

Le procureur général resta pensif.

Après un moment de silence, il reprit :

—Daniel m'écrit ceci, en post-scriptum : " Je ne vous donne aucun renseignement sur la famille de Clotilde. Georges, qui vous portera cette lettre, comblera cette lacune." Il paraît que vous connaissez cette jeune fille, maître Chavarot ?

—Depuis seize ans et elle en a dix-huit. Je suis son tuteur.

—En principe, je ne m'oppose pas à ce mariage et, ne sachant pas Daniel si pressé de se marier, je n'avais pas, de mon côté, songé à lui trouver une femme. Va donc pour Clotilde si cette jeune fille lui convient.

Et se rasant à son bureau et croisant les jambes :

—Parlons d'elle ! . . . Cet écervelé ne me dit même pas son nom de famille. . . . Quel est-il, notaire ?

—Clotilde n'a jamais connu ni son père ni sa mère.

—C'est vous qui l'avez recueillie ? Votre père, veux-je dire ! . . .

—C'est à mon père, en effet, qu'elle a été confiée.

—Par qui ?
 —Par un banquier américain, de Rio-de-Janeiro.
 —Le nom de ce banquier ?
 —Peterson.
 —C'est toute une histoire, je le devine. Racontez, notaire.
 —Il m'est défendu de la révéler.
 —Peterson la dira.
 —Peterson est mort depuis longtemps.
 —Le nom de la famille ?
 —Clotilde n'a pas et n'aura jamais d'autre nom que ce nom de Clotilde.
 —Ce qui veut dire qu'il y a là un secret, que de ce secret vous êtes le confident et qu'il vous est défendu de le révéler ?
 —Oui.
 —Vous me parliez d'une mauvaise nouvelle tout à l'heure ?
 —Je voulais faire allusion à ce mariage.
 —Selon vous, Daniel ne peut épouser cette jeune fille ?
 —Il ne le peut.
 —Raison d'honneur, n'est-ce pas ?
 Le notaire ne répondit rien.
 —Vous êtes le tuteur de Clotilde ?
 —C'est moi, comme mon père, qui ai le soin de sa fortune.
 —De sa fortune ? fit le magistrat, avec un haut-le-corps.
 —Plus de trois millions.
 —Qui proviennent ?
 Le notaire se tut, pour la seconde fois.
 Jean-Joseph comprit.
 —Vous avez raison, Chavarot, mon fils ne peut l'épouser.
 —Il l'épousera ! J'ai fait le voyage de Saint-Benoît exprès pour lui faire entendre raison. Il est amoureux fou.
 Jean-Joseph, debout, avec un geste de la tête qui le grandissait encore et avec un sourire d'une incroyable dureté :
 —Tranquillisez-vous, notaire. On ne fait pas de ces mariages-là dans notre maison . . .
 —Je le souhaite de tout mon cœur . . .
 —Mais vous n'y croyez pas ? . . .
 —J'ai dit seulement : " Je le souhaite."
 Le procureur général eut un nouveau sourire, calme dans sa force, point du tout ému.
 Evidemment il ne doutait pas.
 Chavarot prit congé de lui, malgré tout un peu plus rassuré, et Jean-Joseph, à peine le notaire était-il parti, envoyait à Daniel la dépêche suivante :
 " Revenez à l'instant."
 L'ordre était bref, formel.
 Daniel obéit.
 Lorsque, deux jours après, père et fils furent en présence, ils s'abandonnèrent avec contrainte ; Daniel avait avancé la main, Jean-Joseph ne la prit pas.
 En rentrant dans le vieil hôtel, immense, froid et humide de la rue du Châtelet, où étaient nés tous les d'Hautefort depuis des centaines d'années, Daniel se sentit repris de la terreur superstitieuse que lui avait inspirée son père, en toute sa vie.
 Il dut faire un violent effort sur lui-même pour paraître calme quand il pénétra dans le grand salon aux meubles antiques qui semblaient perdus en cette vaste pièce, tant ils étaient rares.
 Son père, debout, et qui venait d'être prévenu de son arrivée, l'attendait.
 —Ainsi, dit-il rendant à Daniel la lettre apportée par Chavarot, cette histoire n'est pas une plaisanterie ? . . .
 —Mon père, me suis-je jamais permis de plaisanter avec vous ?
 —Vous voulez vous marier avec cette jeune fille ?
 —J'espère que vous ne vous y opposerez pas ?
 Le procureur général eut un petit rire sec.
 —N'en parlons plus, n'est-ce pas ?
 Daniel sourit un peu, son cœur se serrait.
 —Mon père, dit-il, je croyais au contraire que vous m'aviez fait venir pour en parler longuement avec vous.
 —Ce mariage ne se fera jamais . . . Aussi longtemps du moins que vous ne pourrez m'expliquer qu'elle est cette jeune fille et d'où elle a tiré sa fortune.
 —Peu m'importe de qui elle est fille . . . et qu'ai-je à me préoccuper de sa fortune ? . . . Supposez que Clotilde soit de parents indignes. Est-ce sa faute et serait-il juste de le lui reprocher ? Quant à elle, je suppose que vous lui épargnerez, ainsi qu'à moi, l'injure de douter de sa loyauté. Elle sera la plus adorable des femmes ; pour vous, mon père, la plus tendre, la plus dévouée et la plus aimante des filles. Est-ce cette fortune qui vous rend inquiet ? Je comprends vos hésitations et je m'en suis déjà expliqué avec Chavarot, il aurait pu vous le dire. Cette fortune dont l'origine est inconnue, je ne puis l'accepter et d'accord avec Clotilde nous la consacrerons tout entière à des œuvres de bienfaisance, jusqu'au dernier sou. Cela ne vous enlève-t-il pas vos scrupules ?

—En aucune façon. Et je suis surpris que vous alliez jusqu'à discuter. Ce mariage ne se fera pas, mon fils, car il pourrait être pour vous comme pour moi, comme pour toute notre famille, une source de grand malheurs. Supposez que les parents de cette jeune fille, dont je me plais à reconnaître les vertus, puisque vous les affirmez, soient encore vivants . . .
 —Ils sont morts, Georges le sait.
 —Supposons que ce père et cette mère soient des gredins de la pire espèce . . .
 —Qui l'apprendra ?
 —Supposez que ce secret vienne à être découvert ?
 —Comment ?
 —Voyez-vous le scandale ? Comment n'avez-vous pas songé à tout cela ?
 —Encore une fois, ce ne serait pas la faute de Clotilde si elle est née d'un père indigne, et rien ne me prouve que vous avez raison. Il peut se faire qu'on ait eu besoin de cacher sa naissance pour cent motifs puissants. Et cela m'expliquerait assez l'origine de sa fortune.
 —Si vous étiez libre, indépendant, si vous n'aviez pas à supporter vaillamment le lourd fardeau d'un nom comme le nôtre, vous pourriez l'épouser. Mais songez à quelle famille vous appartenez, une famille de magistrats qui ne peut, de par l'autorité de ses mœurs et sa situation sociale, supporter la moindre souillure. Si j'étais certain que rien ne viendra, dans l'avenir, justifier mes craintes trop justes, je vous dirais : " Vous aimez cette enfant, prenez-la ! " Pouvez-vous me donner cette certitude ?
 —L'avenir ne nous appartient pas.
 —C'est possible. Vous voulez dire qu'il est à Dieu ? Il est pourtant bien un peu ce que les hommes le font, car ce sont eux qui préparent l'avenir. Enfin, je vois que mes raisons ne vous ont point convaincu . . .
 —Non.
 —Elles n'ont rien changé à votre résolution ?
 —Rien, mon père.
 —Je m'opposerai de tout mon pouvoir à ce mariage.
 —Je m'y attendais
 —Et vous êtes prêt à vous révolter ?
 —Je vous respecte et vous aime, mais je ne puis me faire le complice d'une chose injuste.
 —Ainsi, vous irez jusqu'à méconnaître mon autorité ?
 —J'espère que vous ne m'y contraindrez pas.
 —Jamais je ne vous donnerai mon consentement. Et je compte que votre respect ira jusqu'à ne point recourir aux moyens suprêmes que la loi met à votre disposition.
 Daniel ne répondit pas.
 Il était effrayé de son audace. C'était la première fois qu'il parlait ainsi à son père. Dans la famille, la volonté du magistrat avait toujours été écoutée. On s'inclinait devant elle, si dure et si injustifiée qu'elle fût. Jean-Joseph, devant cette résistance, se sentait envahi par une colère terrible. Les veines de son cou se gonflaient, sa figure si blême d'habitude était, par instants, colorée.
 Il n'ajouta pas un mot, pendant les quelques minutes de silence redoutable qui suivirent. Il restait droit, cloué par sa fureur, au milieu du salon, les bras croisés et les mains crispées, enfoncées dans sa redingote noire.
 Tout à coup, il décroisa ses bras et sa main se tendit, montrant la porte restée entr'ouverte sur le long et obscur corridor dallé de l'hôtel :
 —Je vous chasse !!
 Daniel inclina le front lourdement, comme s'il avait reçu un coup de marteau en plein crâne.
 Il eut une protestation, d'une voix balbutiante et les yeux remplis de larmes :
 —Mon père !
 Mais Jean-Joseph ne desserra pas les lèvres et sa main restait tendue.
 Daniel passa, humble et frémissant, devant cette statue vivante, plus rigide et plus froide et plus insensible, certes à cette heure, que les statues de marbre, Minerve et Thémis, qui ornaient de chaque côté le péristyle de l'hôtel.
 Dans le corridor, ses pas sonnaient plus sonores, il lui semblait que l'écho, tout au fond, soulevait les imprécations mystérieuses de toutes les générations de ses ancêtres. Le froid humide de cette obscurité l'enveloppait. Il y faisait toujours nuit, même en plein jour. Un frisson de fièvre le parcourut.
 Sur le perron, il fut ébloui par le grand soleil éclatant qui inondait la cour pavée.
 Et aveuglé tout à coup, il chancela.
 —Je vous chasse.

JULES MARY.

A suivre

LA MENDIANTE DE SAINT-SULPICE

DEUXIÈME PARTIE

ROSE ET MARIE-BLANCHE

Cinq minutes plus tard celui-ci, conduit par un surveillant, arrivait à la porte du petit logement de l'abbé d'Areynes.

Chemin faisant il s'était dit :

— On me mène chez le *raticchon*, c'est certain ! Il m'a reconnu... il va m'interroger, me poser questions sur questions et chercher à m'emberlificoter. Heureusement je suis sur mes gardes... Bien malin, le cousin de la femme de mon associé, s'il vient à bout de tirer de moi autre chose que ce que je voudrai bien lui dire !

Le gardien frappa à la porte fermée.

L'ancien vicaire de Saint-Ambroise vint ouvrir.

En le voyant le condamné se découvrit.

L'aumônier, oppressé par l'émotion, était un peu pâle, mais néanmoins ce fut d'une voix ferme qu'il dit :

— Veuillez entrer, Servais Duplat.

L'associé de Gilbert Rollin entra, très calme, en homme certain de n'avoir rien à craindre.

— Vous pouvez nous laisser, monsieur le gardien, ajouta Raoul d'Areynes. Je reconduirai moi-même le prisonnier à votre poste....

— Bien, monsieur l'aumônier.

Resté seul avec le ci-devant forçat, l'abbé reprit :

— Asseyez-vous, Servais Duplat, nous avons à causer....

— A causer, monsieur l'aumônier !! répéta le drôle d'un air étonné.

— Oui.

L'abbé d'Areynes prit une chaise et vint s'asseoir en face du condamné.

La lutte prévue, la lutte terrible, allait s'engager entre les deux hommes.

— Ne me reconnaissez-vous point, Servais ? demanda brusquement le prêtre en rivant ses yeux sur ceux de Duplat.

Pas un muscle du visage de celui-ci ne bougea.

— Votre reconnaître, monsieur l'abbé ? répliqua-t-il après avoir paru étudier pendant un instant le visage en pleine lumière de son interlocuteur, mais non ! je ne vous reconnais pas du tout. Je fouille en vain ma mémoire.... Je crois ne vous avoir jamais vu....

— Vous croyez ?

— Oui, je le crois.

— Eh bien ! vous vous trompez et, puisque votre mémoire est infidèle, je vais l'aider.... En 1870, pendant la guerre, vous avez été sergent-fourrier de la compagnie dont M. Gilbert Rollin était capitaine ?

— Ça, je ne l'ai pas oublié, fit Duplat avec un gros rire.

— Après la guerre, vint la Commune....

— Hélas !

Et l'ex-communard poussa un soupir en baissant la tête.

— Vous aviez monté en grade, reprit Raoul d'Areynes, de fourrier, vous étiez devenu capitaine, et c'est chez M. Rollin, mon parent par alliance, dont vous espériez faire un complice de l'insurrection, que nous nous sommes rencontrés pour la première fois....

Il n'y avait pas moyen de nier, Duplat le comprit, mais il comprit en même temps qu'il pouvait tirer profit d'un aveu nécessaire.

— Ah ! monsieur l'abbé.... monsieur l'aumônier, s'écria-t-il d'une voix larmoyante et avec une physionomie de circonstance, je vous reconnais à présent et je meurs de confusion devant vous ! Pardonnez-moi aujourd'hui, comme autrefois vous m'avez pardonné !.... j'étais égaré.... j'étais fou.... je vous ai menacé.... j'ai tourné l'un de mes pistolets contre vous.... Vous m'avez désarmé et vous m'avez fait grâce.... oh ! pardonnez-moi ! pardonnez-moi !!

Et le misérable se laissa tomber, les mains jointes, aux genoux de Raoul d'Areynes qui répondit :

— Relevez-vous, Servais.... Il y a longtemps que je vous ai pardonné. Ma surprise a été grande en vous voyant hier.... Je vous croyais mort, fusillé après la Commune.

— Ah ! j'ai eu bien des malheurs, monsieur l'aumônier.... balbutia le gredin en reprenant son siège.

L'abbé reprit :

— Pendant les dernières heures de l'insurrection, vous étiez encore à Paris....

— Non, monsieur l'aumônier, répondit nettement Duplat.

— N'est-ce donc point à Paris que vous avez été arrêté ?

— Non, monsieur l'aumônier.

— Où donc ?

— Dans la banlieue, à Champigny, où je m'étais réfugié....

— C'est possible, mais cela ne prouve rien.... Dans la nuit du 27 mai, vous étiez encore à Paris, rue Saint-Maur....

— C'est une erreur, monsieur l'aumônier....

— Vous étiez rue Saint-Maur, dans la maison que vous habitez, et qui portait le numéro 157.

— Non.

— La maison brûlait.... Vous êtes entré dans une chambre où agonisait une pauvre femme qui venait de mettre au monde deux enfants.... Vous avez saisi le berceau où reposaient les deux petites filles de Jeanne Rivat, et vous avez disparu au milieu des flammes avec votre fardeau.

Duplat joua la stupeur.

— Moi ! s'écria-t-il, moi !

— Vous, Servais Duplat.

— C'est absolument faux !

— Je vous ai vu !....

Servais leva les bras vers le plafond.

— Vous m'avez vu ! répéta-t-il, vous m'avez vu, vous, monsieur l'aumônier !

— Caché dans une petite pièce attenant à la chambre de Jeanne Rivat, où je m'étais réfugié, me croyant poursuivi et ne voulant pas mourir sans avoir sauvé la malheureuse femme, je vous ai vu !

— C'est-à-dire que vous avez cru me voir, monsieur l'aumônier, répliqua le condamné avec aplomb. Vous avez vu sans doute quelqu'un qui me ressemblait.... Je n'ai enlevé ni berceau ni enfants ! Je n'étais plus à Paris, je le jure !

— Ne jurez pas ! Je suis certain de ce que j'avance ! Vos traits m'avaient trop frappé pour qu'il me fût possible de prendre un autre pour vous....

— Ça ne vous a point empêché de commettre une erreur, monsieur l'aumônier....

— Ainsi, vous niez ?

— Oui, parbleu, je nie !.... et de toutes mes forces !.... Vous m'accusez d'un crime que je n'ai pas commis !.... Pourquoi l'aurais-je commis ?....

— Vous haissez Paul Rivat et sa femme....

— D'abord, c'est faux et, si même ç'avait été vrai, je songeais trop à sauver ma peau pour songer à ma haine.... Qu'est-ce que ce vol d'enfants pouvait me rapporter ?.... Rien que des embarras....

— Qui sait ? répliqua l'abbé d'une voix tranchante.

Servais Duplat s'attendait à tout, sauf à ce mot.

En l'entendant, il tressaillit et faillit perdre contenance.

— Voyons, voyons, monsieur l'aumônier, fit-il au bout d'une seconde en s'efforçant de reprendre son sang-froid, vous m'ahurissez.... Vous me racontez des choses de l'autre monde, et je ne sais plus où j'en suis.... Pendant les trois jours qui ont précédé ma fuite à Champigny, je ne suis pas rentré dans la maison où je perchais.... je ne suis pas même allé rue Saint-Maur....

— Tout ce que vous pourrez me dire ne me convaincra pas ! répliqua l'abbé d'Areynes. Si je vous ai fait venir auprès de moi, ce n'est point pour vous traiter en ennemi.... ce n'est point pour vous menacer d'une dénonciation.... Ce que je veux, c'est délivrer votre âme d'un remords qui, tôt ou tard, viendra l'assaillir.... Duplat, je vous demande un peu de charité pour la pauvre créature que pendant tant d'années vous avez laissé souffrir !.... Voyons, un bon mouvement.... un de ces mouvements qui rachètent bien des fautes !.... Dites-moi ce que vous avez fait des deux filles de Jeanne Rivat....

Duplat haussa les épaules.

— Qu'est-ce que vous voulez que je vous réponde, monsieur l'aumônier ? s'écria-t-il presque avec insolence. Faut-il donc que j'invente ? Je n'en ai rien fait des deux gosselines, puisque je ne les ai pas prises !! Où sont-elles ? je n'en sais rien !....

— Vous le savez, et vous pouvez d'un mot rendre la paix et la joie à un pauvre cœur meurtri, saignant !.... Jeanne Rivat, qui vous a tant maudit, vous bénira si vous lui rendez ses filles....

— Eh ! tonnerre de tonnerre, pour les lui rendre il faudrait les avoir, et je ne les ai pas !!

De grosse gouttes de sueur coulaient sur le front de l'abbé d'Areynes.

Le cruel, l'implacable entêtement du gredin l'épouvantait et le faisait presque douter de lui-même.

Il en arrivait à se demander s'il n'avait pas été le jouet d'une erreur.

Cependant, non !... l'erreur était impossible ! Il avait vu commettre le crime et reconnu le criminel !

Et les soupçons déjà conçus revenaient à son esprit, plus pressants, plus impérieux.

Il se rappelait les démarches faites par Raymond Schloss pour retrouver Jeanne Rivat.

Raymond lui avait appris que le jour même où Gilbert Rollin faisait inscrire sa fille Marie-Blanche au bureau des naissances de la mairie du onzième arrondissement, un homme, disant se nommer Jules Servaize, apportait une petite fille qu'il déclarait recueillie sur la voie publique dans les bras de sa mère expirante.

Servaize !

L'analogie entre ce nom et le prénom de *Servais Duplat* l'avait frappé, mais il ne pouvait alors y attacher l'importance qui, à cette heure, s'imposait.

Si Jules Servaize n'était autre que Servais Duplat ?...

Si l'enfant apportée par lui était une des filles de Jeanne ?...

Si l'autre ?...

Un frisson secoua l'abbé d'Areynes.

La pensée qui l'obsédait était effroyable, mais logique.

En supposant la fille d'Henriette morte en naissant, il fallait la remplacer pour que le testament du comte d'Areynes restât valable.

La remplacer !...

Ce n'était pas la première fois qu'il songeait à cela, sachant Rollin capable de tout.

Ce que nous venons d'écrire passa comme un éclair dans l'esprit de l'aumônier.

Les soupçons étaient bien près de devenir une certitude.

Seulement, cette certitude absolue, comment l'obtenir si Duplat s'obstinait à s'enfermer dans ses dénégations ?

Il fallait essayer encore de lui arracher un aveu.

— Alors, Servais Duplat, vous m'affirmez que je me suis trompé ? reprit l'abbé.

— Monsieur, l'aumônier, je vous l'affirme.

— Une affirmation n'est pas une preuve.

— Il vous serait difficile d'en trouver une contre moi.

— Peut-être...

— Où diable la trouveriez-vous ?

— Je la trouverais où elle est. Chez Gilbert Rollin !

LXXXII

— Tu perds ton temps, mon bonhomme ! pensa Servais dont le visage resta impassible.

Puis, tout haut :

— Chez M. Rollin... répéta-t-il, comprends pas !...

— Et aussi, continua l'abbé d'Areynes, et aussi chez M. Jules Servaize...

En prononçant ces mots l'aumônier de la Roquette regardait fixement Duplat.

Le coup était rude.

Néanmoins, le gredin le soutint sans broncher.

— Où prenez-vous M. Jules Servaize ? demanda-t-il. Voilà un nom que je crois bien entendre pour la première fois...

Sans tenir compte de cette interruption le prêtre continua :

— Et l'un ou l'autre pourront m'apprendre ce que vous avez fait des enfants volées à leur mère.

Servais Duplat se leva :

— Plus je vous écoute, plus je vous entends, monsieur l'aumônier, dit-il, et moins je comprends...

— Un jour, vous me comprendrez mieux.

— J'en doute.

— Et moi, j'en suis sûr !...

En ce moment on frappa à la porte.

L'abbé ouvrit.

Le gardien qui avait amené Servais était sur le seuil.

— Pardonnez-moi si je vous dérange, monsieur l'aumônier, fit-il, mais le détenu Duplat est cité pour midi chez M. le juge d'instruction, au palais, où il doit déposer au sujet de la tentative d'assassinat sur un surveillant... Le panier à salade attend...

— Allez, Duplat, dit l'abbé d'Areynes, et si, à votre retour, de sages réflexions vous avaient fait changer d'avis, demandez à me voir... On viendrait me chercher chez moi où on serait sûr de me trouver...

Le condamné s'inclina sans répondre et suivit le gardien.

— J'ai joué serré... pensait-il en s'éloignant, mais il brûle ! Ah ! le matin, a-t-il du flair !... Tout ça prend une fichue tournure !...

— Je le forcerai bien à parler ! se disait de son côté l'ancien vicair de Saint-Ambroise.

Le panier à salade qui sortait du dépôt des condamnés emportait Servais Duplat et six autres détenus appelés à déposer dans la même affaire.

Arrivés aux palais chacun d'eux fut enfermé dans une des cellules donnant sur un couloir qu'on appelle le couloir des *trente-six carreaux*, parce que la porte qui clôt ce couloir est vitrée de trente-six carreaux. Ils devaient attendre là qu'on les conduisit l'un après l'autre devant le juge d'instruction.

Dans cette solitude Servais se livrait à des réflexions de la nature la plus sombre.

Il se répétait :

— Décidément, tout va mal !... Il faudrait qu'un joli coup de couteau rendit muet cet abbé d'Areynes que le diable patafole, et qui nous portera la guigne ! ! Il faudrait faire prévenir les copains, là-bas, à Fenestranges !... Ah ! si je pouvais m'évader !...

La pensée d'une évasion l'obsédait.

Mais, s'évader, comment ?

Il était trop bien gardé.

Néanmoins il mettait à la torture son imagination fertile en expédients pour trouver quelque chose, et il ne trouvait rien.

Le temps passait lentement.

Ce fut seulement à cinq heures et demie du soir que retentit, à l'entrée du couloir des trente-six carreaux, cet appel :

— Servais Duplat, à l'instruction.

Deux gardes de Paris le conduisirent au cabinet du juge.

Les culbuter, leur échapper, il ne fallait par y songer, leurs précautions étaient trop bien prises.

Chez le juge, Servais resta plus d'une demi-heure. Les six autres avaient passé avant lui.

Enfin, à six heures et demie, on le réintégra dans un des compartiments fermés à clef de la voiture cellulaire qui l'avait amené au palais. Ses compagnons de la Roquette se trouvaient déjà *bouclés* dans les autres compartiments.

La nuit était noire et glaciale. Une pluie fine tombait, rendant le pavé glissant.

Un claquement de fouet retentit.

— Hue, les percherons ! cria le cocher.

Le panier à salade s'ébranla et roula rapidement, suivant un itinéraire, toujours le même, pour se rendre à la Roquette : la ligne des quais, en passant par l'île Saint-Louis jusqu'au boulevard Henri IV ; ce boulevard jusqu'à la place de la Bastille, puis la rue de la Roquette, au sommet de laquelle se trouvait le point terminus.

Excités par leur cocher et sentant prochaine l'avoine du soir, les percherons marchaient un train d'enfer.

La rue de la Roquette forme en face de la rue de Lappe et de la rue Duval, un carrefour sur lequel vient se greffer la rue Saint-Sabin, carrefour toujours encombré par des voitures de toutes sortes, débouchant de cinq côtés différents.

C'était l'heure de la sortie des ateliers de ce quartier populeux, et de la rentrée des véhicules de commerce dans leurs maisons respectives.

Dans la rue de Lappe, une énorme voiture chargée de grains marchait à la plus rapide allure de ses trois chevaux, se dirigeant vers la rue Daval, pour gagner le boulevard Richard-Lenoir, et débouchait sur le carrefour au moment où le panier à salade le traversait.

Ni l'un ni l'autre des deux cochers n'eut le temps d'arrêter ou même de ralentir son attelage.

Une rencontre terrible, effrayante, se produisit.

La voiture cellulaire oscilla sur ses roues ; un formidable craquement se fit entendre.

L'un des essieux venait de se rompre et le timon de la voiture chargée de grains, venant de la rue de Lappe, effondrait la caisse blindée, disloquant le plancher des cellules.

La violence du choc avait projeté au loin le cocher sur le pavé où se débattaient les chevaux abattus dont l'un avait la cuisse brisée.

Le garde Paris, assis dans le couloir qu'il surveillait, était blessé gravement au bras gauche. Celui qui se trouvait sur le siège, à côté du cocher, s'était fait en tombant une profonde entaille au front.

Dans les étroites cellules du panier à salade, on entendait les prisonniers blessés hurler d'épouvante et de douleur. Leurs cris, leurs gémissements donnaient le frisson.

Ce fut un instant d'indicible panique.

Des passants, petits employés, ouvriers, bourgeois, commis, s'étaient arrêtés, émus, bouleversés.

Des commerçants sortaient de leurs boutiques, le cœur rempli de compassion, ne songeant pas que dans cette voiture brisée il n'y avait que des voleurs et des assassins.

SOULAGER EST BIEN, GUÉRIR VAUT MIEUX

Un grand nombre de remèdes ont été inventés pour le soulagement des rhumes, toux, grippe, bronchite. Mais il y a un remède qui guérit radicalement les rhumes, toux, grippe : c'est le *Baume Rhumal*. N'en prenez pas d'autre, le salut est à ce prix. Ce merveilleux spécifique français se vend dans les meilleures pharmacies, à raison de 25 centins le flacon. Ce n'est pas un remède de spéculation, mais un médicament scientifique.

CHOSSES ET AUTRES

—L'an dernier il s'est fondé environ trois cents manufactures de bicyclettes aux États-Unis.

—Il a été publié en France en 1893, 13,123 livres nouveaux ; en 1894, 13,550 ; en 1895, 12,927, ce qui fait une moyenne de 36 livres nouveaux par jour.

—L'industrie de la soie est l'une des plus importantes de France. La valeur de ses produits atteint annuellement près d'un demi milliard, dont quatre cents millions pour la seule ville de Lyon.

—La ville de Boston dépense \$200,000 par année pour l'entretien de ses bibliothèques publiques. Boston a été la première des villes d'Amérique à établir des bibliothèques aux frais publics.

—Le roi des Belges a décidé de faire la guerre aux Derviches de l'État libre du Congo. Tous les vaisseaux propres au transport de troupes, des munitions, des provisions, etc., ont été retenus.

UNE BONNE RÉPUTATION

La réputation du *Baume Rhumal* comme guérisseur du rhume, de la toux, de la grippe et de la bronchite, repose sur des milliers de guérisons. Dans toutes les pharmacies et épiceries, 25 centins les 16 doses.

—Le monde est fait pour le mouvement et chaque peuple à son tour se soulève : c'est maintenant au sud de l'Afrique, dans le pays des Matabeles, que les natifs se révoltent contre les colons blancs, qu'ils sont enclins à exterminer ; ils en ont déjà tué un grand nombre et si la révolte n'est pas promptement supprimée elle pourrait prendre des proportions considérables. Ce pays a été soumis par les Anglais il y a deux ans, l'immigration blanche s'y est portée en grand nombre.

—MM. Sparrow et Jacobs se sont procuré comme attraction au théâtre Royal, cette semaine, une comédie-drame, intitulé *The fortune teller*, de laquelle les Américains font beaucoup d'éloges. Il y a une forte troupe d'acteurs de première classe pour l'interpréter et les décors sont vraiment remarquables. N'oubliez pas d'y aller.

LES FONCTIONS INTESTINALES

Il arrive journellement que certains remèdes prescrits pour la cure des maladies des organes de la respiration provoquent des accidents chez les malades. Ceux-ci au lieu de trouver un soulagement dans l'emploi du remède voient leur mal s'augmenter de gêne dans l'estomac, de troubles dans les fonctions intestinales. Les nausées, les constipa-

tions, les diarrhées sont les accidents les plus communs. Avec le *Baume Rhumal* vous éviterez tous ces accidents et vous guérirez votre gorge, vos bronches et vos poumons mieux qu'avec tout autre remède. Le *Baume Rhumal* se vend partout 25 centins la bouteille de 16 doses.

—Sommaire de la *Nouvelle Revue* du 15 avril : Hors texte : La victoire, dessin, L. Bonnat ; Etude du roman La guerre et la paix, au point de vue militaire, général Dragomirof ; La grève aux États-Unis, E. Levasseur ; Souvenirs de la guerre, Th. Funck-Brentano ; Gambetta, prix de narration française, A. Besnard ; Michel Cervantès, C. Rochel ; Une belle-mère, Marie-A. de Bovet ; Une grande dame polonaise d'autrefois, comte A. Wodzinski ; L'expédition anglaise du Soudan, L. Sevin-Desplaces ; La patrie portugaise, les causes de mon voyage, Mme Juliette Adam ; Pages courtes : C. Maclair, L. Gallet, Jol Rasco, Mme G. Miraden, R. Boylesves. La Quinzaine : Décentralisation ; Les Provinces, L'armée, La marine, Colonies, Parlement, Critique littéraire, musicale et dramatique, Sciences, Agriculture, Finances, Bibliographie, Sport, Carnet mondain, Mode.

CANCER GUÉRI Et la Vie Sauvée

Par un usage persistant de la **Salsepareille d'Ayer.**

“J'ai été affligée pendant des années d'une plaie au genou que plusieurs médecins qui m'ont traitée, appelaient un cancer, tout en m'assurant qu'on ne pouvait rien faire pour me sauver la vie. En dernier ressort, on me conseilla de faire usage de la Salsepareille d'Ayer et



après en avoir pris quelques bouteilles, la plaie commença à disparaître et ma santé générale s'améliora. Je persistai à suivre ce traitement jusqu'à ce que la plaie eût disparu entièrement. Depuis lors, je fais usage de temps en temps de la Salsepareille d'Ayer, comme tonique et dépuratif du sang et, de fait, il me semble que je ne pourrais pas m'en passer dans la maison.”—Mrs. S. A. FIELDS, Bloomfield, Ia.

La Salsepareille d'AYER

La Seule admise à l'Exposition de Chicago.

U. PERREAULT

— RELIEUR —

No 52, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités : Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Etc. Reliure pour LE MONDE ILLUSTRÉ. L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville. Une visite est sollicitée.

PURGATIFS * DÉPURATIFS ANTISEPTIQUES



Leur Succès s'affirme depuis près d'un siècle

ENGORGEMENTS D'INTESTINS

(Constipation, Migraine, Congestions, etc.)

Très contrefaits et imités sous d'autres noms.

Exiger l'Étiquette CI-JOINTE EN 4 COULEURS

No'ice dans chaque boîte. DANS TOUTES LES PHARMACIES.



Banque Ville-Marie

Avis est par les présentes donné qu'un dividende de **trois pour cent** (3 p.c.) pour les six mois courants, égal au taux de **six pour cent** (6 p.c.) par an, a été déclaré sur **Capital payé** de cette institution, et qu'il sera payable au **Bureau Chef** ou à ses **Succursales**, le ou après lundi, le premier jour de juin prochain. Les livres de transfert seront fermés du 17 au 31 mai inclusivement.

L'assemblée générale annuelle des actionnaires aura lieu au Bureau principal, mardi, le 16 juin prochain, à midi.

Par ordre du Bureau de Direction,

W. WEIR, Président.

Banque Jacques-Cartier

DIVIDENDE No 61

Avis est par les présentes donné qu'un dividende de **trois pour cent** (3 p.c.) pour les 6 mois courants, égal au taux de six et demi pour cent par an a été déclaré sur le capital payé de cette institution et sera payable au bureau de la banque à Montréal, le et après lundi, le 1er juin prochain. Les livres de transfert seront fermés du 17 au 31 mai inclusivement.

L'assemblée générale annuelle des actionnaires aura lieu au bureau de la Banque, de Montréal, mercredi, le 17 juin prochain, à midi.

Par ordre du Bureau de Direction,

TANCREDE BIENVENU, Gérant.

V. ROY & L. Z. GAUTHIER

Architectes et Évaluateurs

162—RUE SAINT-JACQUES—162

(BLOC BARRON)

VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER

TÉLÉPHONE No 2113



.....LISEZ.....

“Le Monde”

LE GRAND JOURNAL

LIBÉRAL-CONSERVATEUR

DE MONTRÉAL

Le mieux renseigné sur les brûlantes questions politiques du jour.

“LE MONDE” s'adresse à toutes les classes bien pensantes, et en raison de la supériorité de sa clientèle de lecteurs, il est

UN MEDIUM D'ANNONCE

HORS LIGNES



LE SEUL

Journal illustré des Dames qui publie environ Cent gravures inédites de Modes, Travaux de Mains, etc., par numéro est

LA SAISON

30, Rue de Lille, Paris Un numéro spécimen envoyé gratuitement, vous convaincant qu'il est en même temps le plus riche en littérature saine et le meilleur marché entre tous.

ANNONCE IMPORTANTE DE John Murphy & Cie

Vente Mensuelle

POUR ECOULER

Toute cette Semaine

Nous offrirons des AVANTAGES SPECIAUX dans toutes les lignes de

Marchandises Sèches, Ustensiles de Cuisine et Articles de Ménage.

BONS MARCHÉS EN FAIT DE

SOIES

4,000 verges de Soies de fantaisie, pour blouses et robes d'été dans toutes les couleurs les plus nouvelles, garanties pure soie, splendide valeur, à 75c la verge ; prix de vente mensuelle pour écouler, 49c la verge.

1,000 verges de belles Soies rayées pour blouses, dans toutes les nouvelles nuances, bon marché à 50c ; prix de vente mensuelle pour écouler, 37c la vg.

100 blouses de Soie de fantaisie, très fashionables pour écouler à \$4.65.

John Murphy & Cie

2343 Rue Sainte-Catherine

Coin de la rue Metcalfe

Conditions : au comptant et un seul prix

TÉLÉPHONE 3833

En vente dans toutes les bonnes pharmacies.

Le **VIN** à l'**EXTRAIT de FOIE de MORUE**

PRÉPARÉ PAR **M. CHEVRIER**

Pharmacien de 1^{re} Classe, à Paris possède à la fois les principes actifs de l'**HUILE de FOIE de MORUE** et les propriétés thérapeutiques des préparations alcooliques. — Il est préconisé pour les personnes dont l'estomac ne peut pas supporter les substances grasses. Son effet, comme celui de l'**HUILE de FOIE de MORUE**, est souverain

CONTRE : la **SCROFULE**, le **RACHITISME**, l'**ANÉMIE**, la **CHLOROSE**, la **BRONCHITE** et toutes les **MALADIES de POITRINE.**

EXIGER LA SIGNATURE : CHEVRIER

Abonnez-vous au **MONDE ILLUSTRÉ**, le plus complet des journaux français illustrés et littéraires du Canada.

Flacon : 5 fr. Franco : 5 fr.

PURETÉ DU TEINT

Étendu d'eau le **LAIT ANTÉPHELIQUE ou Lait Candès**

Dépuratif, Tonique, Désinfectant, dissipe Hâle, Rougeurs, Rides précoces, Rugosités, Boutons, Efflorescences, etc., conserve la peau du visage claire et unie. — A l'état pur, il enlève, on le sait, Masque et Taches de rousseur.

Il date de 1849

CANDÈS, Paris



Le Cœur Manquait.

NEUDORF, T.N.W., CAN., Juin, 1893. (3)
 Ma fille avait une excellente santé, à venir jusqu'à il y a deux ans, lorsqu'elle donna des signes de découragement. Quelque temps après elle ressentit une douleur comme si le cœur lui manquait, et elle eut des convulsions très fortes. Plusieurs soi-disants remèdes furent employés pendant une année mais sans succès. Après avoir pris la première cuillerée du Tonic Nerveux du Père Koenig, les attaques disparurent et elle n'en a pas eu depuis.
 JOE. OTT.
 Certifié par le Rev. L. Streich.

STREATOR, ILL., Déc. 5, 1890.
 Le Tonic Nerveux du Père Koenig est le meilleur que j'ai trouvé, c'est une grande bénédiction pour les gens affligés. Que Dieu vous bénisse Bien respectueusement,
 SEUR ST. FRANCOIS, O.S.F.

GRATIS Un Livre Précieux sur les Maladies Nerveuses et une bouteille échantillon, à n'importe quelle adresse. Les malades Pauvres recevront cette médecine gratuite.
 Ce remède a été préparé par le Rév. Père Koenig, de Fort Wayne, Ind., depuis 1876 et est maintenant préparé sous sa direction par la

KOENIG MED. CO., Chicago, Ill.
 Chez tous Pharmaciens, à \$1 la bouteille ou 6 pour \$5.00.

AGENTS
 E. McGales, 2123, Notre-Dame, Montréal
 Laroche & Cie Québec.

LA NOUVELLE REVUE

18, Boulevard Montmartre, Paris

Directrice : Mme Juliette Adam

PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

ABONNEMENT
 Paris et Seine 50f 26f 14f
 Départements 56f 29f 15f
 Etranger 62f 32f 17f

On s'abonne sans frais : dans les bureaux de poste, les agences du *Crédit Lyonnais* et celles de la *Société générale de France* et de l'Etranger.



FAUSSES DENTS SANS PALAIS

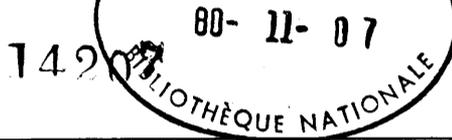
Couronnes en or ou en porcelaine posée sur de vieilles racines.
 Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.
 Dents extraites sans douleur chez
J. G. A. GENDREAU, Dentiste,
 20, rue St-Laurent, Montréal.
 Tél. Bell 2818.



CAN I OBTAIN A PATENT? For a prompt answer and an honest opinion, write to **MUNN & CO.,** who have had nearly fifty years' experience in the patent business. Communications strictly confidential. A Handbook of information concerning Patents and how to obtain them sent free. Also a catalogue of mechanical and scientific books sent free.
 Patents taken through Munn & Co. receive special notice in the *Scientific American*, and thus are brought widely before the public without cost to the inventor. This splendid paper, issued weekly, elegantly illustrated, has by far the largest circulation of any scientific work in the world. \$3 a year. Sample copies sent free.
 Building Edition, monthly, \$2.50 a year. Single copies, 25 cents. Every number contains beautiful plates, in colors, and photographs of new houses, with plans, enabling builders to show the latest designs and secure contracts. Address **MUNN & CO.,** NEW YORK, 361 BROADWAY.

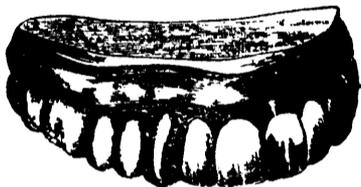
EXTRA-VIOLETTE Violet AMBRE ROYAL
 Véritable et suave Parfum DE LA VIOLETTE
 Nouveau Parfum extra-fn.
 Savon, Extrait, Eau de Toilette, Poudre de Riz.
 PARIS 29, Rue des Italiens
 SEUL INVENTEUR DU

SAVON ROYAL de THRIDACE et du SAVON VELOUTINE



DENTISTE

Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger. Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

A. S. BROUSSEAU, L.D.S.
 No 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

AUX DAMES

ACADEMIE FONDEE EN 1891

Notre nouveau corsage sans couture est une des merveilles du jour. L'ajustement est parfait sans être obligé d'essayer. Les cours comprendront le Dessin des Patrons, la Coupe, l'Assemblage, l'Essayage, la Rectification, les Garnitures du Corsage, la Jupe, le Manteau, le Dolman, etc., etc., etc.

ACADEMIE, 88 RUE ST-DENIS Montréal. Téléphone 6057.

Mme E. L. ETHIER, Principale.

POUDRE

LIQUEUR DE COMTE

Préparation Hygiénique, Digestive et Fortifiante
 Remplaçant avantageusement les liqueurs de la Chartreuse et de la Trap-pistine.
 Une boîte de cette poudre suffit pour faire deux chopines et quart de liqueur.
 Direction dans chaque boîte.
 Prix : 25c la boîte.

Dans toutes les bonnes pharmacies ou envoyé franco sur réception du prix par les agents

LA PHARMACIE NATIONALE
 216, SAINT-LAURENT
 MONTRÉAL

Librairie Française

G. HUREL
 1615, Notre-Dame, Montréal

Journaux français. Romans nouveaux, publications diverses, artistiques et populaires Gravures, Chansons, etc.
 Livres d'occasions, achat et vente.
 Nous importons de Paris, en trois semaines toutes les commandes qui nous sont faites.
 Prix spéciaux pour marchands.

J. EMILE VANNIER

(Ancien élève de l'école Polytechnique)
 INGÉNIEUR CIVIL, ARPENTEUR
187, RUE SAINT-JACQUES
 ROYAL BUILDING MONTRÉAL

Débetures Municipales

Bons du Gouvernement et de Chemins de Fer
VALEUR DE PLACEMENT
ACHETÉS ET VENDUS

Toujours en mains un grand nombre de valeurs propres à être déposées au gouvernement ou des placements de fonds en fidé-commiss.
 Les municipalités qui ont besoin d'emprunter trouveront avantage à se mettre en relations avec

R. WILSON SMITH,
 BATISSE 'BRITISH EMPIRE,' MONTRÉAL.
 Achète des débetures et autres valeurs désirables.

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire des journaux français de Montréal

Tous les hommes d'affaires reçoivent LA PRESSE

Les petites annonces de LA PRESSE sont lues par tout le monde.

Désirez-vous un commis ? Annoncez dans LA PRESSE.

LA PRESSE est le véritable intermédiaire entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une servante ? Annoncez dans LA PRESSE

Les servantes en recherche d'emploi lisent toutes LA PRESSE.

Désirez-vous retrouver un article perdu ? Annoncez dans LA PRESSE.

Tout le monde reçoit LA PRESSE.

Désirez-vous un emploi quelconque ? Annoncez dans LA PRESSE.

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne par jour pour la semaine finissant le 25 avril 1896

53,212

BUREAUX

71 et 71a, Rue St-Jacques
 MONTRÉAL

Abonnez-vous au MONDE ILLUSTRÉ ; le plus complet des journaux illustrés du Canada. Douze pages de texte et quatre pages de gravures chaque semaine.

S. Carsley & Cie

A RESPONSABILITÉ LIMITÉE

MONTRÉAL

1765 à 1783 RUE NOTRE-DAME

Plus Grand Magasin DE MONTREAL

Grande Vente à Sacrifice

en vue d'étendre notre établissement jusqu'à la rue Saint-Jacques.
 Lisez la liste des prix d'aujourd'hui.

Jupes pour Dames

100 jupes de robes fashionables, qui se lavent, pour dames, dernières nuances, pleine grandeur. Prix, \$1. Prix de vente, 79 cents.

395 jupes de robes pour dames, en serge noire et bleu-marin, bonne qualité, valeur, \$3. Prix de vente, \$2.25 chacune.

200 jupes de robes noires, fancy, pleine grandeur, bordées. Valeur, \$4. Prix de vente, seulement \$2.99 chacune.

100 jupes de robes en Mohair noir, 4 1/2 verges de largeur, bordées, valeur \$6. Prix de vente, \$3.50

Une Merveille

150 belles jupes de robes, pour dames, près de 5 verges de largeur, pleine grandeur, bordées en velours, prix régulier \$6. Vendues pour \$4.45 chacune.

LA CIE S. CARSLY (Limitée).

Couverts pour Tuyaux de Poèles

5000 "Couverts" décorés pour boucher, dans les murs, les trous par où doit passer le tuyau, 6 cents, régulièrement 15 cents.

Seaux de Toilette ou à Laver

500 seaux de toilette, 29c. Régulièrement, 65c.

Poterie de Toilette

500 magnifiques sets de toilette, décorés de trois nuances différentes, seront offerts à \$249 le set comprenant dix morceaux, régulièrement vendus \$4.

LA CIE S. CARSLY (Limitée).

Bargains dans la Verrerie

	Prix régulier	Prix de vente
10,000 verres à eau	\$0.06	\$0.02 1/2
700 bouteilles à l'huile ou vinaigre	0.35	0.15
172 plateaux	0.70	0.35
345 coupes à fruits	0.25	0.19
200 pots en verre	0.40	0.19
Magnifiques sets de table, 4 morceaux	1.20	0.65
400 verres à céleri	0.35	0.15
Seulement 27 magnifiques saladiers	3.00	1.20

Réfrigérateur et Coffres de Glace

Les célèbres réfrigérateurs de Reed, pour maison, à moins que le prix manufacturier. Aussi, les réfrigérateurs Zénith.

LA CIE S. CARSLY (Limitée).

Les commandes par la malle sont soigneusement et promptement exécutées.

THE S. CARSLY CO. (Limited)

1765 à 1783, Notre-Dame